

La Vie Dejean
fait condamner
en justice
la Ville de Paris (p. 5)



ÊTES-VOUS ÉLECTROSENSIBLE ?

(p. 6 et 7)

Rixes d'ados à La Chapelle : les parents
montent au front pour que cela s'arrête

(p. 2 et 3)

Se promener sur la Petite ceinture :
oui, mais pas tout de suite (p. 4)

Le lycée Rabelais
parmi les plus
performants
de France (p. 8)

Simplon
Un prix pour les classes
musique du collège Marie-Curie (p. 10)

La Chapelle
Le Bois Dormoy ferme le 8 juin
(p. 11)

Montmartre
Le Lapin agile, 150 ans de fête (p. 13)

Histoire. Marie Hecquet,
la femme du clown Chocolat

(p. 16 à 18)

Portrait. Ange & Dam,
artistes d'ici et d'ailleurs

(p. 24)

Le coup de fourchette
de nos lecteurs
gastronomes (p. 14)



BAUDRY-

Ces rixes entre préadolescents qui n'en finissent pas à La Chapelle

Entre Éole et Pajol, des bandes d'enfants entre 11 et 15 ans se bagarrent violemment. Institutions, associations et parents se mobilisent pour faire cesser ces affrontements dangereux.

Cela fait un peu plus d'un an que cela dure. L'automne dernier, le phénomène quasi quotidien se déroulait en fin de journée ou le week-end. Il s'est depuis légèrement tassé. Des rixes souvent très violentes opposent des jeunes du 18^e et du 19^e arrondissement, pour la plupart des collégiens entre 11 et 15 ans. Des petits de 9 à 10 ans, emmenés par leurs grands frères, sont postés à l'arrière pour ne pas prendre de coups et observent les hostilités. Pendant un temps, même les filles s'y sont mises, provoquant des bagarres exclusivement féminines. Mais ces dernières n'ont plus cours actuellement.

Le théâtre des opérations : les rues Riquet, Pajol, du Département. Dans un quadrilatère qui s'étend des jardins d'Éole à la halle Pajol, un espace à la jonction des 18^e et 19^e. Mais cela peut déborder vers la rue de l'Évangile ou de La Chapelle.

En avril dernier, sept rassemblements ou rixes ont eu lieu. Le 1^{er} avril, un groupe d'une vingtaine de personnes armées de bâtons a été dispersé par les forces de l'ordre. Le 6 avril, une quinzaine de jeunes se sont roués de coups de bâton et aspergés de gaz lacrymogène. Le 27 avril, ils étaient une vingtaine pour une baston rue du Département.

Une situation très inquiétante

Les rassemblements se mettent en place très rapidement via les réseaux sociaux, qui sont depuis quelque temps surveillés par la préfecture. Durant les bagarres, les enfants se tapent dessus avec des bouts de bois, dont certains sont munis de clous, des barres de fer, des élastiques pris sur les corbeilles de rue, des bombes lacrymogènes et même un sabre... Les rixes sont tellement violentes que peu d'adultes osent intervenir.

Les mômes se donnent rendez-vous, se tapent dessus et rentrent manger comme si rien ne s'était passé. S'ils ne sont pas balafrés ou s'ils n'ont pas été arrêtés par la police, les parents ne peuvent pas savoir. Et ceux qui ont été convoqués au commissariat ont vu le ciel leur tomber sur la tête. Les parents viennent récupérer les enfants bien amochés mais personne ne veut porter plainte.

Ces affrontements ont causé des blessés et mis un enfant dans le



Le 30 avril, des parents du 18^e et du 19^e ont arpenté les rues du quartier pour convaincre les enfants d'arrêter ces bagarres violentes qui les mettent en danger.

coma. En mai, une rumeur faisant état d'un enfant tué, aussitôt démentie par le commissariat du 18^e, s'est propagée dans le quartier La Chapelle. La situation est suffisamment inquiétante pour que tout le monde prenne l'affaire très au sérieux : les mairies du 18^e et du 19^e, la préfecture de police, le procureur de la République, les clubs de prévention, les associations et même les parents. Ces derniers, soutenus par les associations Les Enfants de la Goutte d'Or (côté 18^e) et Vivre ensemble Maroc Tanger (côté 19^e) en sont à leur deuxième marche silencieuse pour signifier aux enfants que ces rixes ne peuvent pas durer.

Un phénomène très récent

Au départ, les acteurs institutionnels et associatifs se sont sentis dérouter face à ce phénomène très récent. Personne n'avait jamais vu des enfants aussi jeunes se battre comme ça. Dans le lot, on trouve de bons élèves, qui ne posent pas de problèmes par ailleurs. Autre point assez déconcertant : les raisons de ces affrontements réguliers restent obscures. Quand on interroge un gosse sur pourquoi il se bat, il ne le sait pas lui-même.

Dans un premier temps, l'Éducation nationale a considéré que, comme les bagarres ne se passaient pas au collège, elle ne pouvait pas faire grand-chose. Aujourd'hui, changement de braquet : les établissements participent aux réunions et signalent les gamins qui viennent en cours balafrés au lendemain d'une rixe.

Interpellée par Pierre Liscia (LR) lors du conseil d'arrondissement de juillet 2015, Sarah Proust, adjointe à la mairie du 18^e chargée de la prévention et de la tranquillité publique, avait effectué, à l'époque, un point assez long de la situation. « *À la demande du maire du 18^e, la préfecture a placé des agents en statique dans le secteur, avait-elle indiqué. Nous souhaitons travailler sur trois volets de manière concomitante : à la fois le volet répressif et judiciaire, le volet éducatif et le volet social. Et c'est uniquement par ce travail de moyen et long terme associé au travail d'urgence que nous avons mené ces trois dernières semaines que nous viendrons à bout de ces difficultés.* »

Au-delà des dispositifs habituels de surveillance, le préfet de police a mis en place une cellule de veille qui se réunit tous les 15 jours. Cette cel-

lule est composée de l'ensemble des principaux des établissements concernés (collèges Marx Dormoy, Aimé Césaire et Daniel Mayer dans le 18^e, Georges Meliès et Edmond Michelet dans le 19^e), ainsi que des représentants des deux commissariats du 18^e et du 19^e et des mairies. Objectif : faire un point régulier sur les attroupements, les rixes et les personnes incriminées, de façon à ce qu'il y ait un échange d'informations encore plus important entre l'ensemble des acteurs.

Prévention et éducation

Depuis un an, les correspondants de nuit, qui d'ordinaire sont affectés aux deux zones de sécurité prioritaire (Goutte d'Or et Curial), parcourent le secteur et sont intervenus en amont de pas mal de rixes.

Côté prévention, Cedric Dawny, conseiller du 18^e chargé de la jeunesse, anime un groupe appelé Synergie 18-19, qui réunit une fois par mois, la plupart du temps au Shakirail, un certain nombre d'acteurs associatifs et sociaux.

« *Nous avons demandé aux services sociaux de travailler avec les parents, précise la mairie du 18^e. D'une part pour leur expliquer ce qui*



© Nadia Djabali

« Les bagarres y'en a marre, les mamans sont fatiguées » scandaient les manifestantes le 27 mai, lors d'une seconde marche contre ces violences.

se passe, parce que ce n'est pas anodin d'aller chercher son enfant au commissariat suite à une rixe, et également pour les inciter vivement à porter plainte afin que des sanctions puissent être prises par l'autorité judiciaire à l'issue de l'enquête. »

Un projet est actuellement mené par l'association Capoeira Viola aux collèges Marx-Dormoy, Aimé Césaire et Georges Méliès. Un spectacle avec des collégiens des deux arrondissements a été présenté le 12 mai sur le pont Riquet à l'occasion de Graine de citoyens. Fin juin, direction l'Hôtel ville et ses salons, où les jeunes rejoueront.

Les parents aussi...

Côté associatif, un certain nombre de familles fréquentant l'association Les Enfants de la Goutte d'Or (18e) et Vivre Ensemble Maroc Tanger (19e) se sont rencontrées. Elles ont décidé de prendre le problème à bras-le-corps. Ces parents souhaitent qu'un maximum de personnes se saisisse de la question et informe les parents qui ignoreraient l'existence de ces rixes. À l'issue de discussions, ils ont décidé d'organiser des marches silencieuses régulières. Une première marche regroupant une soixantaine de personnes a eu lieu fin avril et la seconde le 27 mai.

Ils ont arpenté les rues Pajol, Riquet, d'Aubervilliers et du Département pour signifier aux enfants

leur désaccord, mais également pour rencontrer les jeunes et comprendre pourquoi ils participent à ce déchaînement de violence. Ils ont dans l'idée de produire un petit clip qui sera diffusé dans les réseaux sociaux.

« Où sont les papas ? », s'est exclamée une des participantes lors d'une réunion préparatoire de la marche. « Quand les enfants sont petits, c'est nous qui les éduquons. Et quand ils sont grands et qu'ils font des bêtises, ça nous tombe dessus aussi. » Car les groupes de paroles sont essentiellement composés de femmes. « J'ai contacté Mam's d'Esprit d'ébène et M. Tambado, qui sont en lien avec les papas à la Goutte d'Or », raconte Lydie Quentin, directrice des Enfants de la Goutte d'Or (EGDO). Certains imams ont même évoqué ces problèmes dans leur prêche du vendredi. Du coup, à la première manifestation, les papas sont venus, en petit nombre certes, mais c'est un début.

Associer les familles

« On entend beaucoup dire par les institutions que les parents sont défaillants ou démissionnaires, observe Lydie Quentin. Dans certains cas, c'est sans doute vrai. Mais je constate également que beaucoup de parents sont dépassés parce que leurs enfants vont dans des endroits (écoles, centre de loisirs, associations, etc.) sans que les parents soient informés de ce qui s'y passe.

Notamment quand ces activités ont lieu sur l'espace public » Il n'y a pas beaucoup de liens, ajoute-t-elle, sauf quand il y a des problèmes.

Autre souci et non des moindres : depuis quelque temps, les questions de parentalité ont le vent en poupe dans les dispositifs sociaux. Mais dans le même temps, les parents sont désqualifiés et ne sont guère associés aux actions menées en direction de leurs enfants. Et cela peut produire des effets pervers, notamment une dilution de l'autorité parentale.

« Aujourd'hui, poursuit Lydie Quentin, des familles nous disent : "On ne sait plus où sont nos enfants. Quand ils ont des activités, nous ne sommes pas prévenus. Certaines fois, quelqu'un appelle parce que notre enfant est en retard à une activité et nous, on n'a jamais été au courant qu'il devait aller là." »

La directrice d'EGDO regrette l'injonction contradictoire vis-à-vis de ces familles quand les structures sociales leur disent : « Laissez-nous faire, nous, on sait faire », « Vous ne savez pas vous occuper de vos enfants, nous, on va s'en occuper ». Les structures proposent une kyrielle d'animations, de voyages, d'activités. Mais quand ça commence à mal tourner, là ça se retourne contre les parents et on leur dit : « Bah, vous ne vous occupez pas correctement de vos enfants. »

Une marche silencieuse pour contrer des rixes qui n'en finissent plus,

LE 18^e DU MOIS

Le 18e du mois est un journal d'information sur le 18e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris, tél. : 01 42 59 34 10

18dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

Une permanence est assurée au local du 18e du mois tous les jours de 10h à 12h

● **Ont collaboré à ce numéro** Mary Adams, Christian Adnin, Annick Amar, Brigitte Bâtonnier, Hervé Baudry, Séverine Bourguignon, Sylvie Chatelin, Tessa Chéry, Samuel Cincinnatus, Daniel Conrod, Michel Cyprien, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jacqueline Gamblin, Gilles Jeudy, Annie Katz, Thierry Nectoux, Jean-Claude N'Diaye, Valeria Nicoletti, Leïla Ouharzoune, Sophie Roux, Charlotte Wattelet.

● **Rédaction en chef** : Nadia Djabali avec Marie-Odile Fargier et Annie Katz (adjointes)

● **Correction** : Angela Gosmann

● **Bureau de l'association** : Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Anne Bayley, secrétaire.

● **Communication et réseaux sociaux** : Marie-Pierre Nedeleg

● **Responsable de la distribution** : Günter Klode

● **Responsable des abonnements** : Martine Souloumiac

● **Responsable de la mise sous pli** : Marika Hubert

● **Directeur de la publication** : Christian Adnin

● **Fondateurs** : Noël Monier et Jean-Yves Rognant

● **Rédactrice en chef forever** : Marie-Pierre Larrivé

RETROUVEZ le 18e du mois sur les réseaux sociaux



Taper facebook + Le 18e du mois

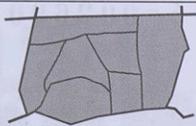


twitter : @le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

cela peut paraître un outil bien dérisoire. Mais aux Enfants de la Goutte d'Or, il s'agit bien plus que d'une simple marche. Cela permet de redonner de l'énergie à des personnes qui se sentent impuissantes parce qu'on leur a symboliquement retiré toute capacité d'agir. Remettre les parents au cœur des dispositifs éducatifs en somme. Car rien ne se fera sans eux.

Nadia Djabali



Se promener le long de la Petite ceinture : un projet qui avance... lentement

« Je veux que la Petite ceinture conserve sa vocation de poumon vert », disait Anne Hidalgo en 2014 dans son programme de mandature. Dans le 18e il reste encore quelques étapes pour réaliser cet « espace de respiration ».



© Jean-Claude N'Diaye

Une partie de la coulée verdoyante dans le 18e : les habitants pourront un jour se promener sur les voies ferrées désaffectées de la Petite ceinture.

Rendre la Petite ceinture aux Parisiens : les prémices du projet remontent à 2006, quand un protocole d'accord est signé entre la ville de Paris et SNCF Réseau. Un nouvel accord en juin 2015 précise trois principes : préserver le patrimoine naturel et historique, assurer la continuité et la réversibilité de la Petite ceinture avec des espaces légers

et sobres, et mixer les activités. La mairie centrale est en charge du dossier ; elle rend compte devant un comité de pilotage partenarial composé notamment des neuf maires d'arrondissements concernés par cet aménagement. L'élaboration d'un plan programme est confiée à un prestataire et, parallèlement, s'ouvre une période de concertation dans chacun des neuf arrondissements.

Les idées des habitants

Les habitants ont été consultés via un questionnaire en ligne et une réunion a été organisée le 6 novembre 2015, avec des ateliers pour discuter des futurs aménagements. Les idées fusent : création d'espaces de détente ouverts aux circulations douces, zones de « bien-être », mur d'escalade, loisirs sportifs et culturels, végétalisation, tri de déchets, projets d'insertion par le travail, réflexions autour de l'économie sociale et solidaire...

Depuis le Conseil de Paris a acté la mise en place de chantiers participatifs, dès cet été, à partir de « stations » pilotes... mais pas dans le 18e. D'après Carine Rolland, première adjointe au maire du 18e, « dans notre arrondissement, ils ne seront pas lancés avant la fin de l'année. La station choisie devrait se

situer près de l'ancienne gare Saint-Ouen. Nous pourrions travailler avec ceux qui ont déjà réalisé des projets sur la Petite ceinture, comme le Hasard ludique ou l'association des Jardins du Ruisseau. La portion entre les portes de Clignancourt et des Poissonniers était trop compliquée. » Elle a effectivement pour l'instant disparu des projets d'aménagement.

Un appel d'offres doit être lancé prochainement pour désigner les opé-

rateurs chargés d'animer et de coordonner les projets autour de la station choisie, mais aucune information n'est pour l'instant passée. Galla Bridier, conseillère d'arrondissement écologiste, se réjouit de cette ouverture de la Petite ceinture : « C'est l'opportunité de donner un peu d'air aux habitants du 18e. »

Mais elle s'interroge sur l'appel d'offres : « Qui va être choisi et sur quels critères ? Comment vont être répertoriés, consultés et impliqués les acteurs des quartiers environnants ? Combien de temps cela va-t-il prendre ? C'est ce qui nous inquiète ! » On ne sait pas non plus quelle sera la nature des activités, plutôt commerciales ou plutôt associatives, plutôt culturelles ou plutôt ludiques, ou les deux à la fois, plutôt pour tel ou tel public, etc.

Pour Carine Rolland, « tous les acteurs – associations, habitants, artistes... – seront les bienvenus pour prendre part au chantier. À eux de se faire connaître ! »

Des choix à préciser

En attendant, on s'active au Hasard ludique pour un *workshop* organisé le 2 juin durant un événement d'entreprise dit « solidaire », organisé par Pernod Ricard. Objectif : la création du parquet de la prochaine édition de « Clignancourt sur les rails ». Et du côté de la Ressourcerie, porte de Clignancourt, on nous indique que des promenades auront lieu ponctuellement cet été sur la Petite ceinture. Mais pour une ouverture plus large de ce lieu dans le 18e, il va falloir encore attendre. **Sophie Roux**

Century 21

SORIM

43 rue Ordener 75018 Paris

Métro : Marcadet Poissonniers

Tel : 01 42 59 09 09

ag442@century21france.fr

www.century21-sorim-paris-18.com

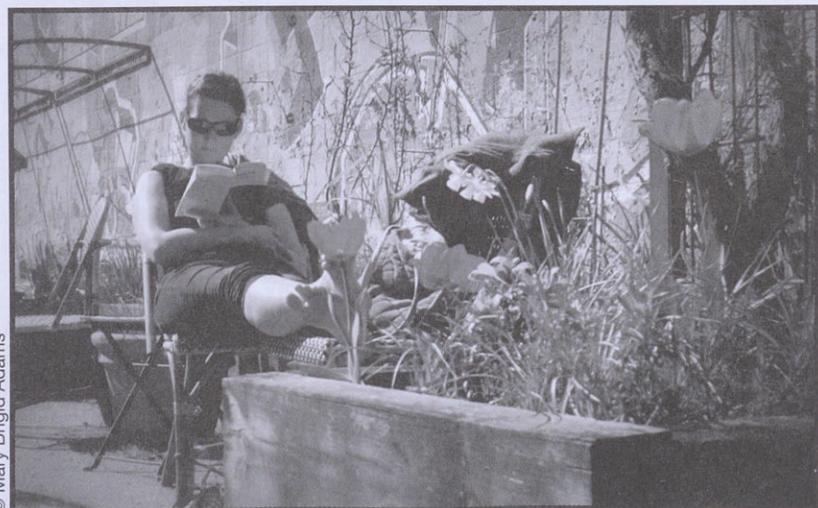
21 ans de vie de quartier !

21 ans d'expérience !

Estimation précise et gratuite en

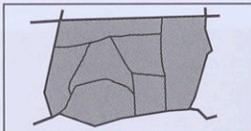
21 H Chrono !

Notre équipe est toujours à votre service pour la réalisation de votre projet immobilier.



© Mary Brigid Adams

Depuis longtemps déjà, les Jardins du Ruisseau ont montré les ressources de cet espace jusqu'alors inexploité.



La Vie Dejean gagne son procès contre la Ville de Paris

Le tribunal administratif de Paris a retenu la faute du préfet de police en matière de sécurité et celle de la Ville en matière de salubrité.

C'est l'histoire du pot de terre contre le pot de fer, à ceci près que, cette fois, le pot de terre a gagné. Le tribunal administratif de Paris vient de condamner la Ville de Dejean et à réparer le préjudice que subissent quotidiennement les riverains du quartier Château rouge au nom desquels l'association avait entamé les poursuites devant le tribunal. Un trouble qui dure depuis plus de vingt ans et va en s'aggravant. Ce jugement, il a fallu l'attendre longtemps : à trois reprises l'audience avait été reportée, la dernière fois fin mars, à une heure seulement de l'audience, à la demande des représentants de la ville et de la préfecture.

Enfin le 10 mai la plainte de La

Vie Dejean a pu être plaidée. Et les conclusions du rapporteur auprès du tribunal furent accablantes au vu du dossier réuni par les militants de l'association avec l'aide de nombreux habitants : des centaines de photos prises sur les lieux à toute heure du jour ainsi que de nombreux témoignages. Le rapport souligne les problèmes de salubrité découlant notamment des monceaux d'ordures accumulés jour et nuit, de libre circulation dus à la présence de certaines de vendeurs à la sauvette et même de sécurité dans le climat de tension entre ces vendeurs et les riverains.

Double faute

Dans son jugement, le tribunal a reconnu d'une part la faute commise par le préfet de police de Paris en matière de sécurité, soulignant que les

mesures adoptées jusqu'à présent sont insuffisantes et pas assez adaptées pour réduire de manière significative les troubles subis par les riverains.

Le tribunal a retenu d'autre part la faute commise par la Ville de Paris en matière de salubrité publique et de gestion des déchets, dénonçant les nuisances subies par les riverains du fait de la présence quasi permanente d'ordures sur la voie publique. Bien que les représentants de la ville aient affirmé nettoyer ce secteur plus que d'autres, les juges ont estimé que la ville dispose d'une grande latitude pour augmenter la fréquence des dispositifs de nettoyage, en particulier le soir, pour éviter que déchets et cartons détrempés laissés par les vendeurs à la sauvette y traînent jusqu'au lendemain.

Marie-Odile Fargier

Brocantes et Vide-greniers

■ Samedi 4 et Dimanche 5 juin Sainte-Geneviève

La paroisse Sainte-Geneviève des Grandes Carrières, 174 rue Championnet, organise sa grande kermesse annuelle samedi 4 à partir de 10h30 et dimanche 5 à partir de 10h. Stands variés : brocante, friperie, linge de maison, atelier couture, livres, jeux pour enfants, stand Afrique-Antilles, animations diverses, buvette et restauration.

■ Samedi 4 et dimanche 5 juin N-D du Bon conseil

Braderie de printemps samedi 4 de 10h à 19h, dimanche 5 de 12h à 16h à la paroisse Notre-Dame du Bon Conseil, 140 rue de Clignancourt. Vêtements, chaussures, linge de maison, pâtisserie « maison » et un minisalon de thé.

■ Samedi 11 juin Maison verte

Vide-grenier de 10h30 à 16h. Vêtements, accessoires, linge de maison, bijoux, jeux, livres, objets... La recette servira à financer les activités de La Maison verte.

■ Dimanche 5 juin Moskova

L'association Moskova.fr organise un vide-grenier dans le cadre de la fête du mail Belliard de 10h à 19h. Plus d'infos : facebook.com/talusmonmail

■ Dimanche 12 juin Rochechouart

Vide-greniers du Collectif des riverains sur le terre-plein du boulevard de Rochechouart, du métro Anvers à la rue des Martyrs, de 9h à 18h30.

■ Mercredi 15 juin Accueil Goutte d'Or

Braderie du centre social Accueil Goutte d'Or, 26 rue de Laghouat. Les fonds obtenus permettront d'organiser des sorties culturelles et de réduire le coût des vacances pour le séjour collectif familial. Rens. : 01 42 51 87 75.

■ Samedi 18 juin Porte de Montmartre

50 exposants au vide-grenier de l'Association des commerçants « Carré de la porte Montmartre », de 9h à 17h. 1 à 12 avenue de la Porte de Montmartre.

■ Dimanche 19 juin Champ-à-Loup

4e vide-greniers de l'association de locataires CLCV du Champ-à-Loup de 9h à 18h, rue Bernard Dimey et passage du Champ-à-Loup. Buvette et restauration Renseignements : assochampaloup.clcv@hotmail.fr

■ Dimanche 26 juin Ecobox

Initialement prévu le 29 mai, le vide grenier d'Ecobox a été reporté pour cause d'orages. Les personnes qui ont déjà payé leur stand peuvent : soit se faire rembourser leur emplacement, soit reporter leur règlement sur le vide-grenier du 26 Juin

Suite de l'agenda page 6



La chronique du mois

Éole en temps de guerre

Plusieurs fois ces dernières semaines, le parc Éole (1) a été brutalement fermé pour des durées variables. Qu'elle fût prise par la préfecture de police et/ou par la mairie de Paris n'y change rien. Cette décision de fermeture faisait suite à l'évacuation de deux campements de migrants situés à hauteur du métro Stalingrad, de part et d'autre de la rue du Château-Landon. Déjà l'été dernier, après l'évacuation des campements entre les stations de métro La Chapelle et Barbès-Rochechouart et le long de la rue Pajol...

Une explication à ces fermetures à répétition ? La volonté, j'imagine, d'empêcher que les migrants s'installent à l'intérieur du parc lui-même. Quant à nous, habitants, usagers... À la longue, découragement politique ou indifférence ou peurs additionnées ou sentiment d'une insurmontable impuissance faisant, on ne porte plus la même attention ni à ces campements ni à leur évacuation. Ils sont entrés dans le paysage. Tout juste s'est-on agacé une fois de plus, moi comme les autres, de ne pouvoir accéder au parc comme on en a l'habitude cha-

que matin ou presque. Quand on n'a pas maugréé par-devers soi contre tous ces réfugiés, migrants, sans-papiers, venant sans relâche planter leurs campements à nos portes et non pas ailleurs, dans le centre de Paris (comme si c'était l'alternative).

Et puis à la longue aussi, avouons-le, on est passé à autre chose. Somme de nos solitudes contemporaines que nous parvenons si mal à penser collectivement (à moins que Nuit Debout...). Quelques jours à peine après les évacuations évoquées plus haut, de nouveaux campements se sont installés rue d'Aubervilliers, tout contre les grilles d'Éole. Forcément. Des campements très vite évacués (2). Forcément.

Au moins autant qu'un aimant, Éole est la chambre d'écho des vacarmes du monde, violences protéiformes incluses. Nulle raison en effet que les guerres économiques, les guerres civiles, les guerres de religion, partout visibles aujourd'hui, s'arrêtaient aux portes d'un pays, d'une ville ou d'un jardin. Ni que la mondialisation ultralibérale ou encore les économies de trafic, nulle part maîtrisées, ni même contenues, ne cessent de précipiter les êtres loin,

très loin de leurs maisons, jusqu'à venir s'entasser contre des barrières ou des grilles. Tout est en lien. Le poète serbo-croate Teodor Cerić ne raconte rien d'autre dans son magnifique recueil de nouvelles (ou de récits ou de poèmes), *Jardins en temps de guerre* (Actes Sud). Cerić a quitté Sarajevo en 1992, guère après que les Serbes eurent commencé le siège de sa ville. Il avait 22 ans. Il est seul. Il part en voyage à travers l'Europe sans but particulier, si ce n'est fuir la guerre. De ce voyage de près de six ans, il revient avec ce qu'on pourrait appeler des *récits de jardins*, puisque c'est dans les jardins qu'il a trouvé ce qu'il cherchait, non pas tant la paix qui n'existe pas (ou si peu ou si mal ou si courtement) que la force d'être ce qu'il est. Souvent Teodor Cerić a dormi dans un jardin public.

Daniel Conrod

1. Inaugurés en 2007, le parc est délimité par les rues d'Aubervilliers, du Département, Riquet et par les voies de chemin de fer desservant la Gare de l'Est.

2) À l'heure où je termine cette chronique, un nouveau campement est installé tout contre le parc, cette fois rouvert depuis quelques jours...

Suite de la page 5

■ **Jeudi 2 juin Entreprises**

Réunion d'information de l'Association pour le droit à l'initiative économique (Adie) sur les différentes aides pour créer ou développer une entreprise. 14h, salle Saint-Bruno (9 rue Saint Bruno).

■ **Samedi 4 juin Ecobox**

Ecobox inaugure son nouveau jardin à partir de 16h, 10 impasse de la Chapelle. Buvette et restauration sur place

■ **Vendredi 3 juin Bal climatique**

Dans le cadre du Mois de la nature. World, rock, musette, de 18h 30 à 22h. Salle des fêtes de la mairie du 18e avec le Cherrier Orchestra et Raphaël Didjaman.

■ **Vendredi 3 juin Humeur Vagabonde (1)**

À l'occasion du Festival Paris Librairies, rencontre avec Frédéric Ciriez, autour de son dernier roman *Je suis capable de tout*, paru aux éditions Verticales. Rencontre animée par Vincent Platini, auteur, traducteur et professeur de littérature. À 19h, 44 rue du Poteau.

■ **Vendredi 3 juin Éternel retour**

Dans le cadre du Pari des libraires 2016, journée thématique sur le métier de libraire. À 16h rencontre de l'équipe de la librairie autour d'un pot convivial. À partir de 19h, « venez lire des extraits de vos textes favoris, musiciens venez avec vos instruments pour improviser lectures et sons ».

■ **Vendredi 4 juin Forum du bénévolat**

premier Forum du bénévolat et de l'engagement citoyen à 14 h 30 à la mairie du 18e.

■ **Vendredi 10 juin Humeur Vagabonde (2)**

Rencontre dédicace avec Erwan Larher, autour de son dernier roman *Marguerite n'aime pas ses fesses*, paru aux éditions Quidam. Vendredi 10 juin 2016 à 19h, 44 rue du Poteau.

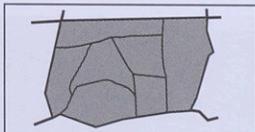
■ **Samedi 11 juin Sans-papiers : 20 ans**

À l'occasion du 20e anniversaire de l'occupation de l'église Saint-Bernard par des sans-papiers, projection débat autour du film *D'une brousse à l'autre* de Jacques Kébadian. Séance suivie d'une rencontre avec le cinéaste et des membres de l'équipe du film. En 1996, pendant six mois, il a suivi ces exilés dans les lieux de leur quarantaine et s'attache à l'un d'eux, Dodo Wagué, originaire du Mali. Au Louxor, à 17 h

■ **Du 11 juin au 30 juin Sierra Prod**

Expo photo d'habitants du 18e et de Saint-Ouen qui ont suivi les ateliers photo de La Sierra Prod, encadrés par des photographes professionnels. Le thème du passage porté par le renouvellement urbain de ce quartier périphérique situé entre la porte de Montmartre et la porte de Clignancourt. Vernissage samedi 11 juin à 18h au centre social La Maison bleue

Suite de l'agenda page 8



Quand les téléphones mobiles rendent malades

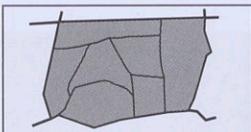
Des électrosensibles souffrent de la multiplication des antennes de téléphonie dans le 18e. Celles-ci suscitent de plus en plus d'opposition chez les riverains et de soupçons chez les chercheurs.



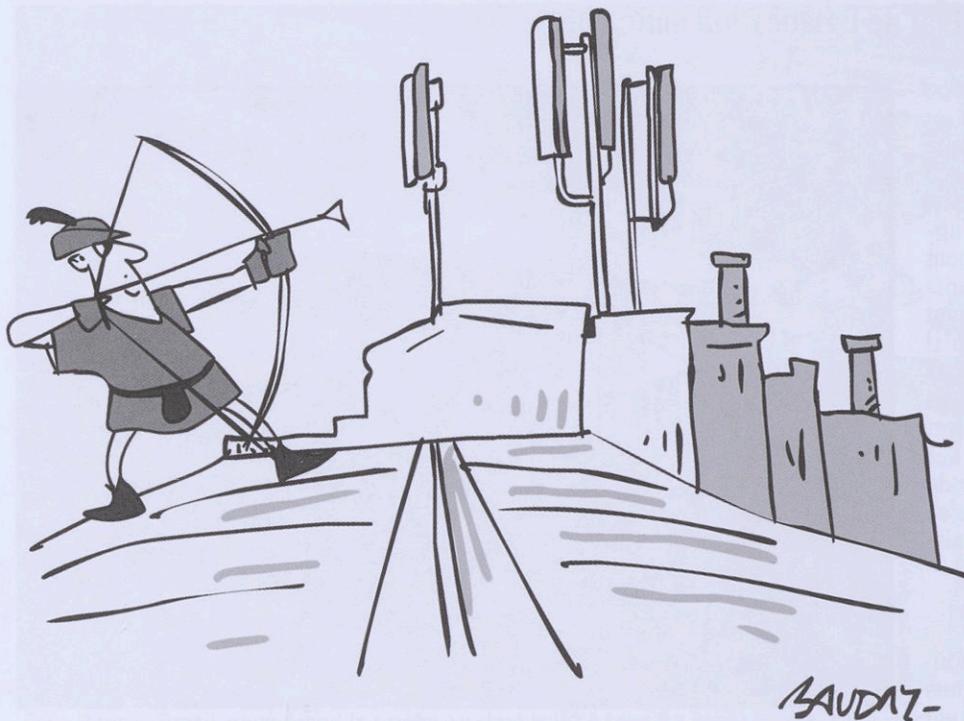
Évelyne dit qu'elle est devenue électrosensible en 2007, lorsqu'elle habitait au 6e étage, rue de Clignancourt, en face de la BNP. Cet été-là, les six antennes sur le toit ont été modifiées et tournées vers son appartement. A son retour, elle a aussitôt « ressenti des vertiges, nausées, un étai autour de la tête, une apathie générale ». Elle se réfugie chez un ami et constate alors un léger mieux. Mais au retour chez elle, impossible d'arriver à son étage tant l'effet d'étai est violent et immédiat. En plus de

la souffrance physique, elle raconte sa souffrance morale face aux amis, à la famille, aux relations qui pensent qu'elle est « zinzin ». Pendant un an, elle trouve refuge chez les uns et les autres, consulte les médecins, pensant à une allergie. Le médecin du travail essaye de la convaincre que c'est une dépression. Classique ! Et c'est une voisine qui lui expliquera incidemment qu'on a monté du matériel sur le toit. Elle prend alors contact avec Robin des toits. C'est l'association qui prononcera pour la première fois le mot « électro-

sensible », l'orientera sur une association qui regroupe ceux du 18e, rue Nicolet, et la mettra en contact avec des médecins plus informés. Elle a déménagé et choisi un appartement de fond de cour. Elle a « mis des rideaux écrans aux ondes, en fil d'argent et cuivre, repeint avec des peintures spéciales » et elle prend un traitement. Chez elle, téléphone et ordinateur sont connectés avec un fil. Mais la vie n'est pas facile : elle a dû abandonner son travail, ne va plus au cinéma, au théâtre, dans le métro, tous les endroits où les ondes pul-



ROBIN DES TOITS



sées sont concentrées et où se regroupent les gens et la vie sociale. Finalement elle a décidé de vendre son nouvel appartement pour aller vivre dans la Creuse. Elle cherche une maison isolée, loin du 18e qu'elle aime et où elle vit depuis longtemps.

Une maladie non reconnue

Et vous, serez-vous électro-hypersensible (EHS) un jour ? Il y a 20 ans, on ne parlait pas de cette pathologie. Et pour cause : son développement est lié à celui des « technologies qui utilisent les micro-ondes ou hyperfréquences pulsées en extrê-

mement basses fréquences ». C'est le cas de la téléphonie mobile, du wifi. En milieu urbain, nous sommes largement « arrosés ». Mais cette intolérance n'est pas encore reconnue comme maladie. Les douleurs dont se plaignent les électrosensibles sont variées mais migraines, problèmes digestifs, fatigue chronique ne vont pas forcément être identifiés comme les symptômes de la maladie. Celle-ci peut s'aggraver jusqu'à rendre la vie impossible à proximité des lieux d'émission avec « déficit de mémoire immédiate, de concentration, désorientation spatio-temporelle ».

Que faire si vous vous inquiétez ?

Pour repérer la présence et l'orientation des antennes, examinez les toits autour de chez vous, surtout si vous êtes en hauteur : à Montmartre c'est parfois le cas, dès le premier étage. Dans le 18e, plusieurs médecins sensibilisés à cette question peuvent vous conseiller de faire des mesures chez vous (certains peuvent prêter leur appareil).

Le docteur Belpomme, qui consulte dans le 15e, conseille un traitement d'antihistaminiques, d'antioxydants, d'anti-inflammatoires naturels et une vitaminothérapie intensive pour permettre la revascularisation du cerveau. Cela permet de « rendre la vie quoti-

dienne supportable ». Il conseille aussi de limiter les appels avec son portable à vingt minutes par jour par séquences de six minutes et de ne pas mettre de téléphone portable aux oreilles des enfants et des adolescents, ou alors avec des oreillettes.

Il est possible de protéger sa maison avec des matériaux spéciaux, voire se réfugier loin des villes dans des « zones blanches » pour retrouver ses capacités. Mieux vaut en tout cas éviter d'habiter en étage élevé face à une antenne. Et bien sûr, vous pouvez vous rapprocher des associations qui, comme Robin des toits ou Priartem, sont sur le terrain. ■

sonnes : « Nous avons repéré des anomalies biologiques qui permettent d'affirmer que ces malades, que l'on considère atteints d'affections psychosomatiques, ne relèvent pas de la psychiatrie ».

Par ailleurs l'Organisation mondiale de la santé a affirmé, en 2011, que l'utilisation du téléphone portable était « *possiblement* » cancérigène.

La connaissance et la reconnaissance de la maladie progressent à petits pas. Le 25 août dernier, un tribunal de Toulouse a reconnu une incapacité de 85 % à une électrohypersensible et lui a attribué une allocation d'adulte handicapé. Et la députée EELV Laurence Abeille a déposé une proposition de loi sur l'encadrement de l'exposition aux ondes électromagnétiques.

La résistance

Chaque fois qu'une antenne de téléphonie mobile va être posée, des riverains se mobilisent. Depuis quelques mois, Free est le seul des quatre opérateurs à faire de nouvelles installations dans le 18e.

L'adjoite chargée du dossier à la mairie du 18e, Douchka Markovic, a pris l'habitude de faire des réunions d'information sur le fonctionnement des antennes, pour expliquer comment le dossier est encadré et inciter les riverains à faire des mesures chez eux. Les opérateurs concer-

nés participent à ces réunions, où il s'agit « de trouver un équilibre entre l'utilisation de la technologie et les risques sanitaires ». Douchka Markovic essaye « d'identifier les points chauds ». Elle transmet ensuite son avis motivé à l'Agence de l'écologie urbaine, qui traite le dossier. La majorité des avis émis en mairie du 18e est défavorable, parce que les opérateurs ne tiennent pas compte les uns des autres et souvent truffent un même toit d'antennes.

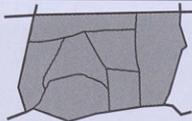
Ensuite le dossier passe en CCTM, la Commission de concertation de la téléphonie mobile. Signée en 2003, la Charte parisienne de la téléphonie mobile, liant la Ville de Paris et les quatre opérateurs, était unique en France. Elle comportait un seuil maximum d'exposition aux ondes électromagnétiques de téléphonie mobile de 2 V/m en moyenne sur 24 h, et un dispositif de concertation avec les riverains, les associations et les mairies d'arrondissement.

Mais les associations ont claqué la porte de la commission car, affirmant-elles, « elle était devenue une simple chambre d'enregistrement » et c'est l'adjoite aux finances de la mairie de Paris qui décide ; or il donne quasi systématiquement des avis favorables. Il est vrai que la location d'un toit peut rapporter 10 000 à 20 000 € de loyer annuel et, sur les toits des logements sociaux, on ne demande pas leur avis aux locataires. Au contraire, les copropriétaires privés sont obligatoirement consultés et l'installation ne se fait qu'avec leur accord.

Comme il n'y a pas d'agents de la Ville dédiés pour vérifier que l'installation est conforme et qu'il faut passer par un prestataire extérieur, les habitants concernés sont invités à faire des contrôles sur les émissions pour pouvoir revenir sur le dossier. Pas simple ! La charte doit être renégociée d'ici décembre prochain. Mme Markovic, défend l'idée d'une mutualisation des antennes, ce qui éviterait de les multiplier, et l'instauration de mesures systématiques sur les ondes électromagnétiques, comme cela se fait sur l'air.

Plus récemment le Conseil de Paris a adopté en mai une proposition du groupe EELV. Elle définit les missions d'un observatoire qui reste à créer. Son but : rassembler et traiter les données liées à la pollution électromagnétique, élaborer un cadastre hertzien qui permettra de surveiller les niveaux d'exposition aux ondes électromagnétiques à l'échelle de Paris, créer un lieu d'expertise afin de mettre des informations consolidées à la disposition des collectivités et du public. Cet observatoire pourra également émettre des recommandations.

Danielle Fournier



Suite de la page 6

Porte Montmartre. Expo jusqu'au 30 juin. 24 avenue de la Porte de Montmartre.

■ Dimanche 12 juin Marche des aînés

L'association En marche avec nos aînés organise sa sortie annuelle intergénérationnelle.

Balade à Montmartre : départ à 13 h 45, place Constantin Pecqueur. À partir de 15h30 : danses, animation musicale Guy Newton, 36, rue Hermel. Inscription obligatoire : 06 72 44 50 01

■ Lundi 13 juin Les poissons aussi

Conférence « Une pêche durable est-elle possible ? » Les poissons, ces grands oubliés de la cause animale. Intervenants : Sebastien Moro et Catherine Hélayel. De 18 h 30 à 21 h 30. Salle des fêtes de la mairie du 18e

■ Samedi 18 juin Le miel et les abeilles

Dans le cadre de la Fête des abeilles et du miel de Paris organisée par la Ville, l'ADDM 18 propose des animations qui se dérouleront à l'école du 62 rue Lepic (documentation, quizz, coloriage, fabrication de bougies, dégustation de miel, etc.).

■ Samedi 18 juin Conception graphique

La Maison des associations du 18e propose aux associations une formation intitulée « Concevoir les supports de communication traditionnels », le samedi 18 juin 2016, de 14h à 17h. Initiation aux outils de conception graphique à l'aide d'outils libres et/ou en ligne, dans le but de produire tels qu'affiche, plaquette, flyer. Venir impérativement avec un ordinateur portable chargé. Inscription par mail : maison.asso.18@paris.fr, ou par téléphone au 01 42 23 20 20

■ Jeudis 16 et 23 juin La Lyre en concert

Lyre de Montmartre sera en concert le jeudi 16 juin, entre 19h et 20h, au square Paul Robin (à côté de la piscine Hébert) et le jeudi 23 juin, entre 19h et 20h au square Carpeaux. Une douzaine de chansons, a cappella, sous la direction de Philippe Muller. Chansons françaises traditionnelles, ballades irlandaises, chant suédois, berceuse cosaque, chanson hawaïenne.

■ En juin Parrainage républicain

La LDH 18 organise un premier parrainage républicain se tiendra d'ici à la fin du mois de juin (la date précise n'a pas encore été déterminée) à la mairie du 18e. Il s'agit de soutenir des jeunes non accompagnés sur le territoire français jusqu'à leur régularisation. Rens. et inscriptions : parrainage18@gmail.com

Le lycée Rabelais parmi les plus performants de France

Il fait partie de ceux qui renforcent le mieux les chances de réussite des élèves, d'après l'indicateur Ival de l'Éducation nationale.

Pas sûr qu'ils auraient osé l'imaginer, et pourtant les faits sont là : au lycée Rabelais, élèves et enseignants viennent d'apprendre que leur établissement est l'un des plus performants de France et le plus performant d'Île de France. Non qu'il obtienne les meilleurs résultats au bac, encore que la proportion de 85 % de succès soit fort honorable, mais parce que ses élèves ont plus de chance de décrocher leur diplôme que ce que leur niveau de départ laissait espérer.

Plus 11 points

C'est en effet ce que démontre Ival (indicateur de résultats des lycées), un outil statistique assez complexe de l'Éducation nationale pour calculer « la valeur ajoutée » d'un établissement, c'est-à-dire la différence entre les résultats obtenus et ceux que l'on aurait pu prévoir par rapport à des établissements comparables.

Autrement dit, un lycée qui reçoit de bons élèves, sélectionnés de l'entrée en seconde jusqu'à la terminale, quitte à exclure en cours de route la queue du peloton, pourra se retrouver avec une « valeur ajoutée » négative malgré un taux de succès proche de 100 % ; à l'opposé, un autre lycée, qui accueille des élèves moins performants au départ mais réussit à accompagner la plupart d'entre eux de la seconde au bac, sera beaucoup mieux noté, même si le taux de réussite au bac y est moins spectaculaire.

Concerts et danse au programme de la fête du mail Belliard le 5 juin

Blues, jazz manouche, samba, reggae, rock... Il y en aura pour tous les goûts – musicaux – lors de la traditionnelle fête de quartier baptisée Talus mon mail, organisée par l'association Moskova le premier dimanche du mois de juin. De 10h à 11h, les talents du quartier pourront se produire sur la scène ouverte, avant le concert des enfants du centre social Belliard.

Trois concerts sont prévus l'après-

Et c'est le cas du lycée de la rue Francis de Croisset. Concernant le taux de réussite au bac, la valeur ajoutée qu'il obtient est de 7 points. Et il fait mieux encore concernant le taux d'accès au bac des élèves entrés dans l'établissement en seconde avec une valeur ajoutée de 11 points. Le taux de succès au bac atteint même 93 % dans la section paramédicale et social, la plus importante en nombre de ce lycée mais, côté valeur ajoutée, ce sont les sections d'enseignement général et surtout celle des sciences de laboratoires qui l'emportent.

De l'aide chaque soir

Comment expliquer ces performances ? Certainement par le dyna-



© Jean-Claude N'Diaye

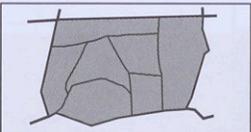
Effectifs de classes réduits, aide quotidienne aux devoirs, options motivantes... L'équipe du lycée Rabelais multiplie les actions pour soutenir ses élèves.

misme de l'équipe et un faible nombre d'élèves par classe – une vingtaine en moyenne en terminale. Mais pas seulement : des séances d'aide aux devoirs sont organisées tous les soirs de semaine jusqu'à 18h, « sur la base du volontariat mais les élèves y sont clairement invités », précise le proviseur, Jacques Lévy. En outre, le lycée reste ouvert une semaine sur deux pendant les vacances scolaires de l'année (sauf à Noël). Ce travail en groupe ne porte pas forcément sur une discipline particulière mais plutôt sur la méthodologie.

En outre, une vingtaine d'options facultatives est proposée aux élèves, entre autres cinéma, danse, théâtre... : « Dans ce cadre le climat est apaisé et cela crée du lien », souligne encore le proviseur.

Pour créer du lien, il y a aussi les voyages : tous les ans un groupe va à Chicago grâce à un échange avec deux écoles de la ville et, tous les deux ou trois ans, ceux qui apprennent le chinois partent en Chine, comme cette année pendant les vacances de Pâques, dans le cadre d'un échange avec un lycée de la ville de Tsingtao. Enfin, le lycée Rabelais accueille plus de 800 étudiants en BTS, que les plus jeunes côtoient tous les jours et dont la réussite renforce leur motivation : « Et ça aussi ça compte » conclut Jacques Lévy.

Marie-Odile Fargier



Danser la samba et passer du bon temps avec Otaviana

Arrivée en France par amour, elle fait partager aux aînés comme aux enfants sa passion des danses brésiliennes.



© Danças Brasil

Avec Danças Brasil, on apprend la samba en s'amusant à tous les âges : jeunes, seniors, et même les enfants de plusieurs écoles du 18e (à droite, celle du Simplon).

Jolie brune enseignant depuis 2012 la samba et le forró au sein de son association Danças Brasil, Otaviana Geneau-Moreira possède le dynamisme des danseurs et musiciens de son Brésil natal où, dès la petite enfance, on danse ! Son heure de cours en salle débute par un « mix de gym, de danse dynamique » propre à la mise en condition avant de se livrer à la danse qui monte en puissance au bout de quelques minutes. « Le but est d'apprendre la samba en passant du bon temps ensemble », confie-t-elle dans un sourire. Ses élèves – adultes comme adolescents – sont en confiance quel que soit leur niveau. Lorsqu'une nouvelle élève se présente, elle lui consacre du temps, la met à l'aise. Il suffit d'écouter ses musiques pour que le corps se mette en mouvement.

Mollets et cuisses tendus

Quand Otaviana montre trois pas de « samba du pied » de son Nordeste natal, on croit en compter deux, tant ses enchaînements sont rapides, pieds cambrés, mollets et cuisses tendus, hanches, abdomen et fessier ondulent au son des riches musiques locales enregistrées par elle, par centaines.

L'accordéon populaire compte parmi les instruments traditionnels comme les tambours, tambourins, guitares, flûtes, berimbau (sorte d'arc musical accompagnant la capoeira).

Mariée à un Français qui l'a, dit-elle, « amenée en France par amour, en 1997 », le couple s'est installé non loin de la place des Abbesses. Maman d'un adolescent, la fière native de Joao Pessoa – capitale de l'État du Paraíba (Nordeste) à la pointe la plus septentrionale des Amériques, là où le soleil se lève en premier – est dotée d'une épatante joie de vivre qu'elle veut communiquer à tous ses publics, scolaires ou seniors.

Enfant-cadeau d'un militaire et d'une quinquagénaire qui ne l'attendaient plus, elle compte nombre d'amis plus âgés, échangeant « un beau feeling » avec les seniors à qui elle veut apporter « danse et joie de vivre ». Avec en tête, l'image de « la samba du pied qu'on danse n'importe où et qu'on a en nous, Brésiliens ».

Après un bilan de compétences

Avant de s'installer en salle, en 2012, Otaviana, désireuse de « mettre en ordre ses envies », a passé un bilan de compétences à l'issue duquel il est apparu que c'est à l'authentique samba brésilienne qu'elle devait se consacrer, alors qu'elle travaillait dans la maroquinerie de luxe et la haute couture. Avec le soutien de la Maison des associations du 18e, elle a trouvé d'abord une salle près de la mairie, où « une copine, puis deux, trois sont venues ». Puis

elle a trouvé une autre salle, et la dynamique directrice de l'école du Simplon a fait appel à son talent pour enseigner à ses jeunes élèves.

Le bien-être avant tout

Militant pour « le bien-être avant tout », Otaviana est convaincue qu'on peut se sentir bien en dépit de ses handicaps qui, apparemment, ne posent pas problème au Brésil.

L'été dernier, Otaviana a passé un mois entièrement dédié à la danse au Brésil, avec une professeure « sensible et pédagogue », apprenant de nouveaux pas, une danse de Salvador de Bahia très dynamique, entourée de beaucoup de percussions, introduisant du funk dans la samba en chantant. Ensemble, elles ont créé des chorégraphies qu'elle a filmées et transformées de retour à Paris. « Quand tu chantes, quand tu dances, si on laisse aller les paroles, tu vis en dansant. »

Véritable coup de fouet, ce stage était suivi, de retour à Paris, par une bonne surprise. Les écoles Marx Dormoy/Maurice Genevoix et Pajol, suivant l'avis de la directrice de l'école du Simplon avec laquelle elle travaille, lui ont proposé d'animer leurs ateliers danse de CE1-CE2. Tout en essayant de créer du nouveau, le plus important pour elle, « c'est de faire découvrir leurs corps aux enfants, sans honte ». Son raisonnement : « Mon corps, je peux

faire beaucoup de choses avec, tout en le respectant ». Elle projette de prendre des cours de percussions pour enrichir son travail avec les enfants. « Les ateliers sont généreux parce que les stagiaires sont heureux. On voit leur visage s'irradier. C'est une chance de travailler avec eux », confie-t-elle en souriant.

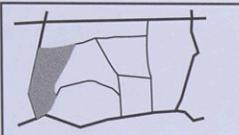
Dans les maisons de retraite ?

Une bonne nouvelle n'arrivant jamais seule, six nouvelles élèves se sont inscrites à ses ateliers dès la rentrée. « Je n'ai pas de troupe. Le but est d'apprendre la samba en s'amusant » ! Autre bonne nouvelle : à son retour du Brésil, « On m'a proposé le gymnase Ronsard avec l'aide de la mairie du 18e et de la Maison des associations », confie-t-elle. Deux mamans se sont jointes aux élèves inscrits à ce cours depuis la rentrée.

Otaviana apprécierait toutefois de se faire mieux connaître afin d'obtenir plus d'adhérents pour son association Danças Brasil. Toute dévouée à la danse et à la musique, elle n'abandonne pas pour autant son projet de faire danser le forró (balancement de hanches, danse et musique traditionnelles du Nordeste) dans les maisons de retraite. Qu'on se le dise.

Jacqueline Gamblin

☐ contact@dancasbrasil.com ou 06 14 15 05 77.



Clinique Paris Montmartre : transformation en panne

Après la controverse sur sa fermeture brutale, l'établissement de santé est confronté à un problème d'architecture.

De style « art déco », fondée en 1902 et reconstruite en 1927-1929, la Fondation Rothschild a été classée bien plus tard, « patrimoine de la ville de Paris » par la Commission du Vieux Paris, dans le cadre du plan local d'urbanisme.

Devenue clinique Paris-Montmartre, elle fait l'objet, le 23 décembre 2014, d'une demande de déclassement du site. En effet, son nouveau propriétaire, MAPAD Santé par l'intermédiaire de la société immobilière Marcadet-Simart, souhaite la transformer en maison de retraite de 95 lits, ce qui nécessite de l'agrandir en la surélevant.

Quelques mois plus tard, salariés et patients étaient expulsés de la clinique par les CRS (notre numéro de mars 2015).

Surélévation contestée

« Le projet de densification envisage la démolition de l'ensemble des bâtiments à l'exception des façades [...] Quatre étages, dont deux en retrait, seraient ajoutés sur la rue et revêtus de panneaux de verre d'un ton pierre. Les constructions sur cour seraient également surélevées, tandis qu'une salle de restaurant serait amé-

nagée sous la cour, entraînant l'agrandissement du sous-sol » selon l'exposé du projet.

Dans la discussion, l'un des membres souligne « le peu de crédibilité technique d'une opération de surélévation de cette ampleur » et juge irrecevable ce projet « qui comporte également la démolition des structures intérieures des différents bâtiments ».

La Commission du Vieux Paris statue dès le 26 février 2015 et « constatant la qualité d'écriture du corps de bâti sur rue, s'oppose à sa surélévation et demande qu'il soit conservé dans son état actuel ». Elle demande par ailleurs que la surélévation des bâtiments sur cour « soit revue dans un sens plus respectueux de la composition d'ensemble issue de la reconstruction de 1927 ».

Le 23 mars 2016, Hervé Liffran, du *Canard enchaîné*, explique que plusieurs sites sur Paris sont déclassés par la Ville contre l'avis des membres de la commission, qui veulent comprendre les motifs de ces décisions. Ils procèdent alors en interne à une étude du suivi de leurs recommandations par les élus et en publient les conclusions. Celles-ci montrent que Mme Hidalgo ne tient aucun compte de la moitié des recommandations de la commission,

permettant ainsi à des promoteurs de bétonner, encore et toujours un peu plus. Par ailleurs, alors que *Le Canard* s'est procuré cette étude, *Le 18e du mois* n'a obtenu aucune information au prétexte que le sujet est trop sensible !

Des avis négligés

« La Commission du Vieux Paris est au point mort depuis l'élection de la nouvelle maire de la capitale », selon un autre article du *Canard*. Anne Hidalgo voudrait d'abord redéfinir les missions de cette dernière, estimant que les avis qu'elle rend sur les permis de construire sont trop conserva-

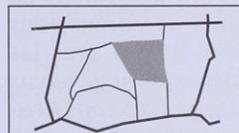
teurs. » La maire souhaiterait empêcher la Commission du Vieux Paris d'intervenir dans les dossiers d'urbanisme, afin d'être seule décisionnaire en la matière.

Alors, à quoi sert cette commission dont les membres sont nommés par la maire et les avis non retenus ? Malgré ce fait, ces experts peuvent encore gagner quelques batailles en s'opposant aux élus de la mairie de Paris afin de sauvegarder les sites du patrimoine. Ils ont par exemple permis de sauver de la destruction le cinéma Le Louxor qui, aujourd'hui rénové, a retrouvé son style Art déco inspiré de l'Égypte antique. **Gilles Jeudy**

Fermeture d'une classe de la maternelle Carpeaux

La menace de fermeture d'une des six classes de l'école maternelle Carpeaux pèse depuis janvier dernier. Parents et enseignants se mobilisent. Une mesure qui, selon l'Éducation nationale, serait due à la réduction du nombre de jeunes élèves devant entrer dans cette école en septembre prochain.

Pour la municipalité du 18e, l'Éducation nationale a omis de prendre en compte le changement récent du périmètre de la carte scolaire, qui rééquilibre les secteurs les uns par rapport aux autres. Les négociations sont engagées... et la mobilisation des familles s'accroît. **B. B.**



Un prix pour les collégiens de Marie-Curie

La nouvelle est tombée quelques jours avant la représentation. Les élèves du collège Marie-Curie sont arrivés premiers au concours départemental de la Résistance. Et à la grande fierté des collégiens et des enseignants, le jury a été unanime. Lauréats départementaux, ils sont en lice pour le prix national, qui devrait être décerné en septembre.

Les collégiens ont adapté et mis en scène l'opérette *Verfügbar aux enfers*, écrite clandestinement durant l'hiver 1944-1945 par Germaine Tillion, résistante et ethnologue. *Verfügbar* désigne une catégorie de détenus du camp de Ravensbrück, sans affectation particulière, qui devaient effectuer les pires corvées du camp.

Cette année le concours avait pour thème : Résister par l'art et la littérature. Les élèves devaient réaliser un travail collectif, exclusivement audiovisuel (film, documentaire sonore).

Une pièce de théâtre musicale a donc été montée ainsi qu'un film de 20 minutes sur la préparation du spectacle. C'est ce dernier qui a été proposé au jury et qui a obtenu le prix.

Le collège Marie-Curie est doté de classes à horaires aménagés musicaux (cham) en partenariat avec le conservatoire Gustave Charpentier.

Le projet a occupé les élèves toute l'année scolaire. Répétitions pendant les cours de musique et de français. Également le midi, puis après les cours. Les 6e et 5e cham aux chœurs, les 4e et une partie des 3e dans l'orchestre. D'autres 3e sur les planches.

Mise en scène, costumes, chorégraphie et bien sûr vidéo, les enfants n'ont pas chômé.

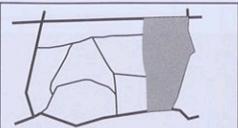
La représentation a eu lieu mi mai dans la salle de spectacle de l'auberge de jeunesse Yves Robert. Les collégiens, intimidés mais heureux, ont présenté leur opérette devant des membres du jury parisien. **N. D.**

Ground control devient Grand train



© Jean-Claude N'Diaye

Ground control (prononciation anglaise), installé l'été dernier dans les anciens ateliers de la SNCF du 26 ter rue Ordener, a laissé la place à Grand train (prononciation française). Ouvert jusqu'à la mi octobre, l'espace de 6000 m² accueille un musée éphémère du train composé notamment d'une vingtaine de locomotives rutilantes. Des maquettes de trains sont également exposées. Tenu par la Lune rousse, le lieu est toujours aussi branché. Sur place, dix restaurants et six bars. Une petite librairie propose ouvrages et produits dérivés. Un marché s'installe le week-end, c'est cher mais c'est bio. **N. D.**



La Chapelle

Le Bois Dormoy ferme le 8 juin

Condamnée depuis des années par un projet de construction, cette petite forêt sauvage en pleine ville va devoir rendre les clés à la veille de l'été, malgré la résistance des habitants.



© Sylvie Chatelin

Les habitants du quartier ont lutté sans relâche pour sauver leur petite forêt, havre de nature sauvage en pleine ville.

Les dès sont jetés et le Bois Dormoy condamné. Dès le 9 juin, si rien n'est fait, les travaux pourront commencer et les bulldozers entrer en action. Et ceci malgré une pétition en ligne adressée à la maire de Paris Anne Hidalgo, deux vœux déposés par l'UMP (aujourd'hui LR), le Front de gauche et les Verts mais rejetés par la majorité du conseil d'arrondissement, puis du Conseil de Paris ; ils demandaient que le PLU (plan local d'urbanisme) soit modifié pour changer l'utilisation du terrain. Paradoxe : cette fermeture survient à quelques jours de l'atelier-forum de restitution du plan biodiversité 2011-2016 (le 26 mai dernier) et alors que le nouveau plan de la Ville de Paris est en cours d'élaboration.

Et le climat dans tout ça ?

Mais à l'image d'un certain petit village gaulois, l'association du Bois Dormoy résiste encore et toujours. Son dernier recours ? Déposer un référé avant le début des travaux. Ceci aurait un effet suspensif dans l'attente du jugement du tribunal administratif sur la requête en annulation déposée en 2015. De son côté la municipalité s'est engagée depuis des années à construire sur cet emplacement un EHPAD (un établissement pour personnes âgées dépendantes) et une crèche.

Qu'on ne se méprenne pas ! Aucun des adhérents de l'association Le Bois Dormoy ne conteste le besoin d'un établissement dédié aux personnes âgées et d'une crèche, mais il existe d'autres lieux possibles dans le 18^e arrondissement. Faut-il pour cela sacrifier cette mini-forêt urbaine, havre de paix et poumon vert pour un quartier enclavé entre une rue Marx Dormoy, véritable autoroute urbaine génératrice de forte pollution atmosphérique, et les bruyantes voies ferrées de la gare du Nord ?

Au moment où Anne Hidalgo est

candidate à la présidence de C40 Cities, réseau des plus grandes villes mondiales mobilisées autour de l'enjeu du climat, n'est-il pas contradictoire de laisser détruire un espace vert arboré livré « clés en main » par la nature en plein cœur de Paris ? On connaît le rôle des arbres dans la régulation de la chaleur et du climat. Et ce ne sont pas les quelques jardinières et deux ou trois arbres prévus dans le projet architectural présenté par la mairie qui remplaceront avantageusement les ailantes, arbres à papillons et autres saules qui se sont

installés spontanément sur cette friche il y a plus de quinze ans. Ils y ont constitué une petite forêt dense, inhabituelle à Paris.

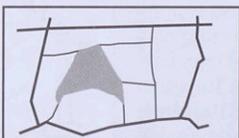
Les habitants du quartier ne s'y sont pas trompés qui viennent ici chercher un peu de fraîcheur en été lorsque la chaleur est insupportable dans un environnement intensément construit et minéralisé. Les mamies y papotent à l'ombre, les mamans et les enfants viennent y goûter après l'école, une famille biélorusse voisine y fête la Pâque orthodoxe, un vieux monsieur ramasse du bois mort pour le donner à sa voisine pour sa cheminée.

Irremplaçable

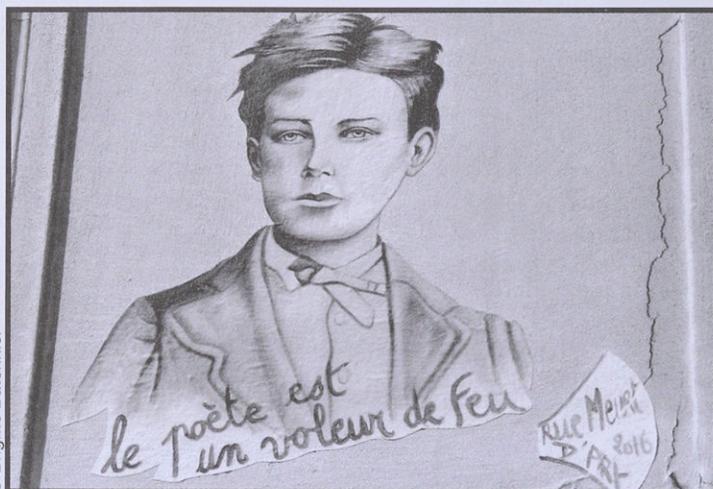
On sait maintenant – de nombreuses sources scientifiques le démontrent – qu'il existe un lien direct entre la santé physique et mentale des habitants d'une ville ou d'un quartier et la qualité des espaces verts dont ils disposent. Et plus un jardin est riche en biodiversité, plus il a des effets psychologiques bénéfiques pour ses usagers. Le Bois Dormoy joue ce rôle et s'inscrit dans la politique de développement durable prônée par la Ville de Paris, au croisement de l'environnement et du social. Il mérite d'être sauvé au nom de la biodiversité et du bien-être de tout un quartier. Mais cela nécessite que les élus fassent preuve d'imagination et de bonne volonté

Sylvie Chatelin

□ 2bis cité de la Chapelle. Le bois reste ouvert tous les dimanches après-midi à partir de 15 h. Pétition en ligne : www.change.org/p/anne-hidalgo-sauvez-le-bois-dormoy



Clignancourt

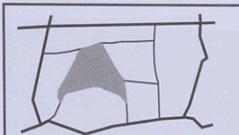


© Brigitte Bâtonnier

Les Trans'Arts Nicolet

À l'angle des rues Nicolet et Lambert, on découvre une toute nouvelle représentation d'Arthur Rimbaud. C'est en effet au 14 de la rue Nicolet que Rimbaud a fait la connaissance de Verlaine en 1871. Ce collage urbain a été réalisé par le peintre muraliste Jean-Marc Pommier, alias Rue Meurt d'Art, le samedi 14 mai, comme lancement de la toute nouvelle manifestation « Les Trans'Arts Nicolet ». Un week-end festif d'expos, musique, chants, repas pris en commun... Rendez-vous en mai 2017 pour la deuxième édition des Trans'Arts Nicolet.

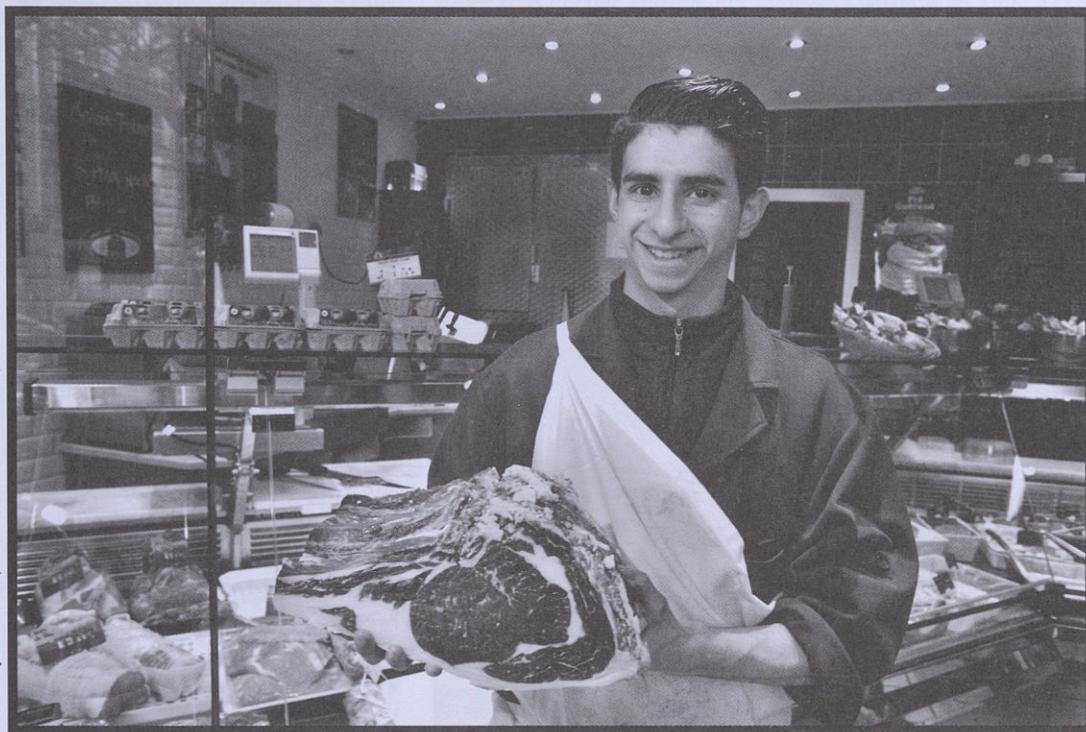
B. B.



Miguel, boucher par passion

Après une scolarité houleuse, il a découvert par hasard un métier qu'il pratique avec enthousiasme.

© Thierry Nectoux (www.chambrenoire.com)



« Il faut travailler la viande avec respect et écouter vraiment les clients », insiste le jeune boucher.

Tu es plus un cancre qu'un élève en difficulté ». Cette phrase, Miguel l'a entendue pendant toute sa scolarité et ça l'a vraiment marqué. Ce diagnostic sans appel s'est soldé par un échec scolaire. Échec pour échec, Miguel en a « rajouté ». À l'école, il a joué le rôle de « perturbateur ». L'adolescence a été difficile. Ses parents essayaient de « serrer la vis » mais sans grands résultats. En revanche, Miguel était passionné par le sport, ce

qui lui permettait de « canaliser son énergie ». Il a fait du VTT, du foot (équipe Lepic), des sports de combat.

Sa mère a toujours été pour lui une référence et un exemple de courage. En 1963, elle a quitté le Portugal pour fuir la pauvreté (il avait 14 frères et sœurs). À 14 ans, elle a « sauté les frontières » à pied en traversant les Pyrénées pour venir en France. Elle est arrivée dans le sud de ce pays où elle s'est engagée comme bonne, « payée une misère ». Puis

elle est venue sur Paris pour, dans un premier temps, habiter dans un bidonville. Elle a enfin accédé à une loge de gardienne et rencontré son mari qui travaillait dans le bâtiment.

Une carcasse de 200 kilos

Un jour, Miguel a rencontré un boucher qui lui a fait visiter un réfrigérateur à viandes. Face à une carcasse de 200 kg, il a réalisé ce qu'était le métier : transformer et découper cette masse pour présenter des beefsteaks prêts à être consommés. Sa vocation était née ! Le contexte lui a été favorable : peu d'adolescents souhaitaient devenir boucher. Il a intégré l'École professionnelle de la boucherie (EPB) à Paris et obtenu son CAP de boucher à la fin du cursus de trois ans.

Miguel n'a pas choisi ce métier au hasard. Il a une vision « grand angle » de ce qu'il implique. D'après lui, il faut « travailler » la viande avec respect : on a sacrifié un animal. Il faut le rendre beau, c'est un hommage qu'on lui doit. Il faut aussi écouter et conseiller la clientèle. Il dit « *Écouter les gens, ce n'est pas que pour faire joli* ». Il pense notamment à cette cliente âgée fidèle dont le mari a un cancer et qui n'a personne à qui parler. Lorsqu'un client revient, ça fait plaisir de lui faire plaisir. Il ou elle parle du super-bon rosbeef qu'ils ont offert à leurs enfants et à leurs petits enfants.

Le métier n'est pas facile tous les jours, les horaires sont contraignants (6 h 30 -13 h et 15 h 30-20 h) et il faut avoir la force physique pour porter les carcasses de 40 à 80 kg ! Il faut également connaître toutes les viandes et les appellations des morceaux : bavette, hampe, côtes etc. Heureusement, il y a une bonne atmosphère : avec son patron, ça se passe bien, c'est un peu comme une relation père fils. Son rêve : avoir un jour sa propre boucherie.

Geneviève Stevenin

□ Boucherie Custine, 49 bis rue Custine.

Charlotte enchante la rue de Clignancourt

C'est une lionne, s'amuse Charlotte Castanier, sa créatrice ; un autoportrait en quelque sorte ! » Plus de deux ans déjà, que la faiseuse de mobiles anime la rue de Clignancourt depuis la fenêtre de son chez-elle au 85 de ladite rue, pour le plus grand plaisir des passants. Avec quelques interruptions dues à la mauvaise humeur du gestionnaire de l'immeuble ne goûtant pas cette forme d'art « dégoulinant des fenêtres ». Avec le soutien des gens de l'immeuble, les grincheux se sont tus et Charlotte redouble de créativité, nous offrant une nouvelle créature tous les 15 jours. « Je me régale avec mes cartons, plastiques recyclés, couleurs... et le raphia, ces jolies ficelles de toutes les couleurs... avant. Aujourd'hui ce sont des raphias synthétiques, il faut les peindre, mais ils font toujours ce bruit



© Nadia Djabali

Rubans flottant au vent, la lionne, dernier des mobiles de Charlotte, réjouit les passants.

de froissement d'ailes de papillons quand on les déploie, comme au temps de mon enfance. »

B. B.

Des hamburgers d'exception au Ruisseau n° 65

Surfant sur sa réputation qui le situe parmi les meilleurs burgers de Paris, Le Ruisseau est vraiment l'endroit idéal pour déguster un vrai burger des familles, cuisiné dans les règles de l'art. Passé le bar carrelé, on arrive dans une petite salle en bois, claire et accueillante. À la belle saison, le trottoir bien exposé sert de terrasse. Le service, aux petits oignons, par trois jeunes filles, souriantes, dynamiques, qui n'ont pas leur langue dans leur poche, agrémenté le moment.

Au choix, onze burgers, servis avec frites maison et salade, entre 13 et 11 € Le bœuf, d'origine limousine, cuit à la demande est un délice. Il peut être remplacé par un steak veggie ou du poulet pané. Le pain, fait maison, cuit sur place deux fois par jour, est dense, légèrement toasté pour garder la texture et

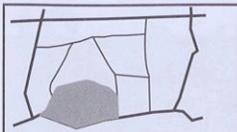


le goût de la viande. Les frites, cuites en deux bains, sont croustillantes à l'extérieur, moelleuses et aérées à l'intérieur. Sept desserts de 3 à 7 €

entre le fondant au chocolat, le cheese cake, les sorbets et les glaces. Huit vins rouges, vins de pays et Bordeaux, la bouteille entre 23 et 30 € le verre entre 4 et 6 € Cinq vins blancs ou rosés entre 23 et 32 € au verre entre 4,5 et 6,50 € Grand choix de bières soit pression de 3 à 7 €, soit en bouteille à 6 € parmi lesquelles la fameuse Peroni et la bière de la Goutte d'Or. Quelques boissons froides à 4 € dont la citronnade au gingembre faite maison. C'est chouette et convivial, sans chichi, agréable à fréquenter.

Michel Cyprien

□ 65, rue du Ruisseau, 01 42 23 31 23.



Un siècle et demi de cabaret au Lapin agile

Tout le monde connaît Le Lapin agile, mais que se passe-t-il derrière la porte en verre découpé et les volets verts ?



© Christian Adrin

Chansons à boire ou folkloriques, chansons d'amour ou variétés : chaque soir, trois heures de spectacle réjouissent les clients du cabaret.

Depuis 150 ans c'est un cabaret et, même si ça semble incroyable, il est resté tel qu'il était il y a des décennies, lorsqu'André Gill en a dessiné la nouvelle enseigne, un lapin qui saute d'une casserole : à Gill ou agile ? Comme on voudra ! Il était venu remplacer le Cabaret des assassins en 1869 et c'est le « *seul cabaret artistique qui a réussi à subsister* » et qui perpétue la tradition... parce que « *c'est une affaire familiale* ». Ici, pas de management ni de chichi. L'actuel propriétaire, Yves Mathieu, qui a dépassé les 80 ans, accueille chaleureusement les invités, son foulard rouge noué autour du cou. Il les installe dans la salle à manger aux murs noircis et chargés de souvenirs avant de mener tambour battant trois heures de spectacle, ou plutôt de veillée.

Sa mère, Yvonne Darle, y chantait depuis 1938. Elle y a rencontré Paulo, le fils de Frédé, le patron, avant de se marier avec lui. C'est Frédé, Frédéric Gérard, qui a lancé le cabaret et en assure la gestion lorsque le bâtiment, promis à la démolition en 1913, est racheté par Aristide Bruant... qui le vendra au fils de Frédé.

De Las Vegas à Montmartre

Au début du XXe siècle, à la grande époque de la bohème, se retrouvaient dans ces petites salles sombres et surchargées de tableaux, sculptures et dessins aussi bien des écrivains, comme Apollinaire, que des peintres, comme Picasso qui y a peint un Arlequin, ou encore les clients plus ou moins recommandables qui habitaient encore le maquis. Bientôt, Dorgelès, Mac Orlan, Gaston Couté et tant d'autres fréquenteront les lieux. On a l'impression

qu'ils ne sont pas loin, tant la sensation de remonter le temps est grande quand on entre dans la salle.

Des coffres sculptés, dont un qui date de 1645, des casseroles en cuivre soigneusement rangées au mur, un grand Christ en stuc qu'on voit déjà sur les photos d'il y a 100 ans et, allant et venant devant le petit rideau rouge, Yves Mathieu. Il a repris le Lapin en 1972, après avoir beaucoup burlingué : il a fait de la Résistance au Pays basque, a été considéré comme insoumis, s'est engagé dans l'armée

et dans une tonalité montmartroise. Et lorsque Piaf ou Brassens sont au programme, les clients reprennent le couplet sans se faire prier, soutenus par l'accordéon et la belle voix réaliste de Cassita ou la guitare de Gérard Cailleux. Sous les deux grands lustres rouges qui font une belle lumière douce, l'ambiance est là !

Danielle Fournier

□ Le Lapin agile, 22 rue des Saules, tous les soirs sauf lundi.

Le centre d'animation des Abbesses va fermer

La Ville de Paris, par la voix de son directeur de la Jeunesse et des Sports, a confirmé par courrier la volonté de la mairie de fermer le centre d'animation des Abbesses. Les raisons : ce centre est trop petit, mais ça, on pouvait le savoir dès son ouverture en juin 1993 ! Et il ne draine pas suffisamment d'usagers... conséquence du point précédent !

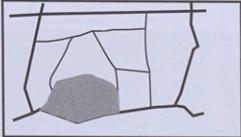
Actuellement, quatre salariés y travaillent et les discussions avec la mairie de Paris ne se passent pas bien : en effet, il est possible de redéployer trois salariés sur les autres centres mais il sem-

blerait que la Ville voudrait faire l'économie de la subvention versée actuellement pour le centre des Abbesses. Et si l'association gestionnaire n'est pas opposée à ce redéploiement des activités, qu'en est-il des usagers ?

Les 51 centres d'animation répartis sur tout le territoire parisien sont ouverts à tous et offrent une palette d'activités, d'animations et de spectacles à tarifs préférentiels en fonction des revenus, de l'âge et de la situation de famille. À destination de tous les habitants, dont ceux de Montmartre qui ne savent pas si les

ateliers spécifiques vont se poursuivre ni où. C'est cette méthode que récuse les administrateurs de l'association, qui demandent des précisions sur la date de fermeture et les évolutions envisagées.

Quatre centres d'animation fonctionnent dans le 18e, gérés en délégation de service public par l'association Centre Jeunesse Paris XVIII Nord (CJP 18 N) depuis 2002 : le centre d'animation Binet, qui vient d'être installé dans de nouveaux locaux, le centre d'animation Chapelle, celui de Hébert et, jusqu'ici, celui des Abbesses. **D.F.**



La librairie Temps libre ferme pour deux ans fin juin

Plus de BD rue Lepic jusqu'en 2018 ! Mais une bonne nouvelle : elles reviendront au même endroit, dans une boutique toute neuve.

Le bailleur social Elogie a racheté l'immeuble vétuste dans lequel se trouve la librairie Temps libre et, dès la rentrée, les travaux de démolition-reconstruction de l'immeuble vont commencer. Alors, avant que les livres ne soient renvoyés aux éditeurs, « *sauf les petites perles qu'on gardera et ressortira quand on rouvrira* », il faut aller faire le plein de lectures pour l'été. Ici, tous les genres de la BD, mais rien que de la BD.

Au départ, cette boutique appartenait au père d'Éric, qui vendait des bouquins d'occasion et qui s'est spécialisé dans la BD quand un grand vendeur de livres d'occasion est venu s'installer à quelques encablures de là. « *Et ça a pris* », c'est une des premières boutiques spécialisées de Paris. Mais évidemment, dans un espace réduit, on ne trouve pas toutes les parutions et Éric se livre à un rapide calcul : « *Il paraît environ 5 000 titres de BD par an, quelque chose comme 15 albums par jour. Une BD ayant une tranche de 1,5 cm, il faudrait rajouter 75 m de rayonnages par an, ce n'est pas jouable !* »

Un choix raisonné

Aussi faut-il choisir. Une première sélection est faite sur catalogue, avec les conseillers qui parlent des prochaines sorties. Ensuite, chaque soir, lecture des parutions. Pas un ouvrage qui n'ait été lu et choisi par le libraire, qui connaît aussi les goûts de ses clients. D'ailleurs un habitué entre comme chez lui et entame la conversation : « *Ah oui, au début j'ai adoré, mais maintenant, il dessine*

trop vite, non ? Tu crois pas que le succès ça te fait changer les idées ? »

Remarque judicieuse qui éclaire sur les choix raisonnés qui sont faits ici : nouveauté, découverte, mais aussi sens des évolutions. Par exemple, la BD politique, en plein boom, qui per-

met de mieux comprendre son époque ou le passé.

Alors, en attendant la réouverture, Éric, qui est aussi scénariste et a créé des objets dérivés, lancé des auteurs, fait des dédicaces dans sa librairie, va aller « *en Bretagne* », un endroit

qu'il « *connaît bien pour y avoir tourné un film il y a longtemps* ». Nul doute qu'il en reviendra avec une provision d'événements et de projets de lecture pour tous.

Danielle Fournier

□ Librairie Temps libre, 28 rue Lepic.

Les Trois Frères accueillent les Trois sœurs



© Tessa Chéry (www.tessachery.com)

Une librairie où les enfants viennent acheter des livres et des jeux, mais pas seulement.

C'est « *un peu un conte de fée* », raconte Christie lorsqu'elle parle de la librairie pour enfants qu'elle vient d'ouvrir rue des Trois Frères. Le nom de la boutique ? « *Une évidence* » : elle a deux sœurs, trouve qu'il y a beaucoup de références au chiffre trois dans la littérature pour enfants (eh oui, on

n'oublie jamais Boucle d'or et ses trois ours), et c'est parti.

En fait, cette habitante de longue date du 18e s'est « *mise à réfléchir, après les attentats du 13 novembre, pour faire quelque chose, pour rester vivants* ». Et cette maman de deux petits enfants, par ailleurs productrice de films, avait constaté combien la littérature pour enfants est riche et innovante. Alors elle a décidé de se lancer, a fait une formation à l'Institut national de formation des libraires et y a rencontré quantité de professionnels qui exercent leur métier avec passion. Elle y a conçu plus précisément le projet de « *créer un lieu pour les enfants* » où ils pourront venir acheter des livres, mais aussi participer à des ateliers, parler anglais... Les animations s'étofferont au fil du temps.

Elle a aussi lors de cette formation rencontré Mélanie, une bibliothécaire jeunesse qui lui a proposé de devenir sa libraire et « *apporte la culture de la bibliothèque pour tous* ». Et tout s'est enchaîné à une vitesse grand V : elle a trouvé le local, reçu un avis favorable de sa banque et réussi à

presque terminer les travaux pour l'ouverture, mi-mai. Dans cet espace agréable et accueillant, on trouvera aussi des jeux, des jouets, et des BD pour adultes et ados. De quoi rester bien vivants !

Danielle Fournier

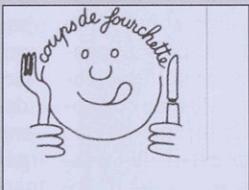
□ Librairie Les Trois sœurs, 2 rue des Trois Frères.

Le coup de fourchette de nos lecteurs gastronomes

Le concept original du Nomos

À notre arrivée au Nomos, un vendredi soir vers 20 h 30, rue André Del Sarte, seules deux tables étaient occupées. D'emblée, l'aspect nous a semblé noir mais pas sombre, structuré mais pas épuré, assez chaleureux.

Le concept est original, on ne choisit que la formule qui nous convient parmi trois propositions : cinq, sept ou neuf plats. Le contenu des formules n'est dévoilé que lorsque l'on vous sert. Cependant on vous demande tout de même si vous avez des restrictions alimentaires tant du point de



vue médical que du goût. Nous avons choisi la formule cinq plats.

En entrée, cinq palourdes ouvertes rapidement à la poêle,

donc tièdes. Dans chaque palourde un petit cube de daurade royale crue et trois œufs fumés de truite, le tout arrosé de vinaigre de Xérès allongé à l'eau des palourdes. C'était très bon. Un tout petit détail: il ne faut pas être maladroit car les palourdes sont posées dans une assiette creuse sur un lit de billes, mélange polystyrène et graines - qui resservent pour d'au-

tres assiettes - et si un morceau tombe dedans, il est immangeable parce que « *pané* ».

Goûteux et coûteux

Deuxième plat: un morceau de lieu d'environ 5 à 6 cm de long sur 4 de large et 3 d'épaisseur. Très bien cuit, accompagné de cébettes al dente rôties avec leurs racines et une liane de glycine tubéreuse pour les légumes avec une petite quenelle de boudin noir sans peau. On avait donc le moelleux avec le boudin, le croquant avec les légumes, mais la liane se coupe très mal et les racines de cébettes sont peu agréables. Hormis de batailler avec

les légumes, c'était goûteux.

Troisième plat : présentation très minimaliste d'un morceau de cochon de lait (équivalent du morceau de lieu) servi avec une asperge grillée « à cru », non épluchée et arrosée d'une sauce à l'ail de l'ours.

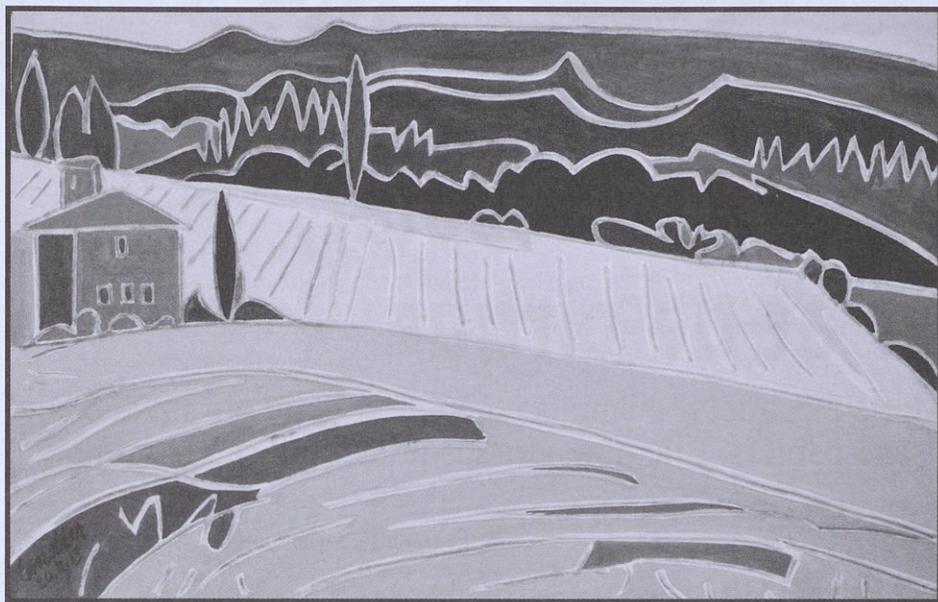
Quatrième plat : une assiette de fromage avec une lamelle de saint nectaire et une petite traverse de fourme d'Ambert.

Cinquième et dernier plat : un petit gâteau au chocolat-café garni d'un crénelage de chantilly, excellent. Le gâteau aurait mérité d'être à peine plus gros.

Nous avons pris chacun un verre

Henri Landier expose sa Toscane magnifiée

En novembre 2013, Henri Landier revient en Toscane, à Certaldo, après une longue absence. Si les paysages n'ont pas changé depuis son premier voyage en 1983, l'œuvre du peintre a évolué dans la rigueur et la maîtrise des couleurs.



Vue de San Marino.

Avant Van Gogh, personne n'avait regardé un champ de blé, ni une meule de foin avant Monet. La rue Durantin, c'est un Utrillo ! » On ne saurait mieux dire que l'artiste lui-même, présentant sa nouvelle exposition, l'importance du regard du peintre sur le monde, à travers sa sensibilité. La mise en parallèle des aquarelles anciennes, plus descriptives, et des 30 toiles récentes montre que les détails sont estompés, pour valoriser l'essentiel : forme, couleur et harmonie. La « boule de feu » du *Coucher de soleil à San Marino*, les rouges et orangés des *Arcades de Certaldo alto*, tous les tons de jaune des *Champs jaunes de Voliggiano*, évoquent des paysages

à la fois calmes et violents, « témoins du bonheur d'exister ». Le trait est vif et rigoureux, les couleurs chaudes

grands chenêts surmontés d'une corbeille pour y poser des récipients à maintenir au chaud !

des courbes sont « calées » par les verticales sombres ou froides des cyprès qui rythment l'espace avec les horizontales des rangs de vignes.

Paysages intérieurs

Parmi les œuvres des années 90, on remarque une grande toile, *Adriana au coin du feu*, une femme nue alanguie dans un transat devant une cheminée où brûle un feu très vif. Très stylisée, presque abstraite, cette toile serait-elle une allégorie du désir ? Petit clin d'œil du peintre : devant la cheminée sont posés deux « landiers », ces

Brouillards à San Donnino est aussi très représentatif de cette même époque par sa construction. Dans la partie inférieure de la toile, la table de travail du peintre, très colorée : palette, couleurs, pinceaux... et par la fenêtre, au-dessus, les nuages avec leurs nuances du blanc au noir en passant par les teintes de gris et de bleu. Cette toile a d'ailleurs été choisie pour la couverture de l'ouvrage consacré à Henri Landier, *Le peintre voyageur*.

Bien sûr, l'exposition fait aussi une place à l'œuvre du grand graveur qu'est Henri Landier, notamment avec cette *Montgolfière bleue* ou ces natures mortes (*Poivrons*, *Coloquintes*) en aquarelle, aux couleurs bien différentes de celles de leurs thèmes en aquarelle.

Au-delà des techniques, c'est un « regard sur le monde et sur ses paysages intérieurs » que propose le peintre. **Annie Katz**

□ Jusqu'au 26 juin, Atelier d'art Lepic, 1 rue Tourlaque, 01 46 06 90 74.

Fabien Houssaye, de la ferme aux planches

Parti à 17 ans de sa ferme normande natale, Fabien Houssaye a choisi de monter à Paris, après des études dans l'hôtellerie, pour devenir comédien.



© Charlotte Wattelet

de Brouilly. À la fin de notre dîner, la salle était pleine (une trentaine de couverts), moyenne d'âge autour de 35/40 ans, on ne s'entendait plus.

C'est donc un resto branché, bruyant, qui cherche l'originalité à tout prix (et quel prix) mais qui du coup perd en saveur et qui, en sortant, sans avoir faim mais sans se sentir lourd pour autant, vous coûte, à deux et au premier prix des formules, 106 € Néanmoins, c'est sans regrets : sortir des sentiers battus peut être intéressant. Voilà ! Il ne vous reste plus qu'à tester vous-même. Apparemment, le contenu des formules change chaque jour. **M. et A. Bonneau**

□ 30 rue André del Sarte.

Fabien Houssaye a toujours voulu être comédien. « Je me rappelle la première fois où j'ai joué dans un théâtre. Je devais avoir six ans et j'avais le rôle principal. J'ai joué Le Marchand de fessées. » Pour plaire à ses parents, il a d'abord étudié puis travaillé dans l'hôtellerie. Ensuite, il a décidé de se former au cours Florent et dans une école de réalisation. Puis il est resté un an à New York pour suivre des cours bilingues. À son retour, il a commencé à jouer dans des pubs et au théâtre. Beaucoup de Feydeau, du Labiche et aussi pas mal de classique.

Il a eu aussi de belles expériences côté séries télé – avec un réalisateur de science-fiction, Guillaume Lubrano, dans un rôle de la série *Métal Hurlant* où il jouait un monstre.

La deuxième saison a été tournée il y a trois ans. Une troisième saison devrait s'annoncer prochainement. L'épisode dans lequel il apparaît est actuellement diffusé à la télévision et projetée également au Festival de Montpellier, où il pourrait recevoir un prix.

« Je suis en train de travailler avec d'autres réalisateurs comme Christelle Dina Gras. Avec Yohan Labrousse on a fait un pilote de leur série télé *Reset*. Elle est également diffusée au festival de Montpellier. Il y a une jeune réalisatrice et productrice, Julie Robineau, avec qui j'aimerais travailler et aussi avec Julius Berg qui est un très très bon réalisateur de séries télé. »

Fabien Houssaye a également d'autres rêves, « un projet d'écriture qui arrive à son terme et devrait se réaliser d'ici fin 2016. » Et il a envie de s'investir un peu plus dans la vie de quartier : il arrive parfois que sa campagne lui manque et lui donne envie de mettre de la verdure partout, même dans les rues du 18e.

Leïla Ouharzoune

Quand je suis arrivé à Paris il y a 15 ans, j'ai d'abord connu le 1er arrondissement. Depuis j'ai acheté un appartement près de Château-Rouge. J'adore ce quartier pluriculturel et pluridisciplinaire. C'est un lieu qui bouge beaucoup pour les artistes, la danse, le théâtre. Il y a une très bonne ambiance et j'ai envie de rester dans le 18e. »

Théâtre et télé

« J'ai joué Bodin, le cousin un peu arriéré, dans *Les Aventures de la villégiature* et Roberto Zucco. Comme je suis très grand, on me donne des rôles assez sympathiques. » Il a joué au théâtre Montmartre-Galabru. Comédien depuis une dizaine d'années, Fabien Houssaye aime diversifier ses activités en faisant des animations pour enfants.



La femme du clown Chocolat, une histoire d'amour et de cirque

Arrivée de sa Normandie natale dans le 18e, Marie Hecquet n'a jamais pu épouser celui qui fut son compagnon pendant 27 ans, né esclave et toujours sans-papiers. Elle défendra jusqu'au bout sa mémoire.



mention « Veuve Chocolat » pour la remplacer par celle de « Divorcée Grimaldi ». En effet, Chocolat n'est pas son nom d'épouse mais le nom de scène d'un artiste dont elle a été la compagne pendant 27 ans et qui a formé l'un des plus célèbres duos de clowns de la Belle-Époque, avec l'Anglais George Footit. De plus, elle n'a jamais pu se marier officiellement avec son compagnon.

Qui était-elle ? Et, quelle a été sa vie, avec ce clown noir d'origine cubaine, grande vedette du cirque parisien de la fin du XIXe siècle dont le film de Roschdy Zem avec Omar Sy a récemment raconté l'histoire ?

Fille et épouse de douanier

Marie Hecquet est née le 13 juin 1870, à Dieppe, en Normandie mais dans une famille d'origine picarde qui compte cinq enfants. Son père Pierre, est brigadier des douanes et sa mère, Angéline, s'occupe du foyer. Avant l'avènement de la IIIe République, en 1870, les jeunes filles, considérées comme inférieures, n'ont pas accès à l'enseignement scolaire. Bénéficiant des avancées sociales, Marie a pu poursuivre une scolarité jusqu'au certificat d'études primaires.

En 1885, son père décède. Pour aider sa famille, Marie, mineure mais déjà dotée d'un

fort caractère, va accepter d'épouser un préposé aux douanes, âgé de trente-deux ans, né en Corse, Enrico Grimaldi. Néanmoins pour pouvoir se marier et bien qu'elle soit issue d'une famille de douaniers, elle doit obtenir, après enquête, un certificat de bonne vie et de bonnes mœurs et Grimaldi doit demander l'autorisation de se marier à son supérieur hiérarchique. Le 14 février 1887, le mariage a lieu à Dieppe et tous les témoins sont des agents des Douanes. En mai 1889, Grimaldi est muté à Paris et s'installe avec Marie boulevard de la Chapelle, ce qui permettra, de plus, à cette dernière de se rapprocher de plusieurs de ses frères et sœurs installés dans le 18e arrondissement, devenu le deuxième fief de la famille Hecquet après la Picardie.

Né esclave à Cuba

En 1886, lorsque le clown Chocolat arrive à Paris, c'est la Belle-Époque, une période marquée par les progrès sociaux, économiques, technologiques et politiques mais aussi par le développement de l'industrie des loisirs. De nombreux espaces de convivialité s'ouvrent, notamment des foires, des fêtes foraines, des cabarets et des cirques. À Paris intra-muros, il y a alors cinq cirques : le cirque d'Hiver, d'Été, Fernando, l'Hippodrome de l'Alma et le Nouveau Cirque. Ces établissements se disputent non seulement les troupes équestres et les compagnies d'acrobates mais aussi les clowns. Étymologiquement, le terme anglais de clown signifie rustre, farceur. Son rôle est originellement d'assurer avec humour les transitions entre deux numéros violents ou dangereux puis il devient, peu à peu, un personnage comique, à part entière, de l'univers circassien avec ses propres numéros appelés des entrées.

Clown, Chocolat, lui, l'est devenu par hasard. Sa date de naissance exacte n'est pas connue car, né esclave à La Havane sur l'île de Cuba, alors colonie espagnole, il n'a pas été enregistré par l'état civil. On suppose cependant qu'il est né entre 1865 et 1868. Son prénom de naissance est Rafael. Ses parents étant en fuite, il est élevé par une autre esclave. Il est ensuite acheté par un riche marchand de riz et de céréales qui possède un comptoir à Bilbao, en Espagne. Il devient son serviteur.

Né esclave, acheté par un riche marchand de Bilbao, Rafael s'enfuit à 14 ans.

Je vous demande de m'enterrer sous le nom de *Veuve Chocolat* ! Telles furent les dernières volontés de Marie Hecquet avant son décès, le 7 février 1925, dans son logement situé dans le quartier de Pigalle, au tout début d'une jolie impasse pavée, la cité du Midi, au numéro 4. Toutefois, un employé de l'état-civil de la mairie du 18e arrondissement rayera sur son acte de décès la

Étonnés par sa couleur de peau, des paysans basques vont, un jour, essayer de le blanchir avec une brosse à chevaux et l'affublent, moqueurs, du surnom « *El Rubio* », qui signifie... le blond en espagnol. À l'âge d'environ 14 ans, supportant de plus en plus difficilement sa vie de domestique, Rafael s'échappe et exerce divers petits métiers pour survivre, de porteur de fardeaux à mineur de fond. Dès qu'il a du temps libre, il présente des exercices de force ou danse dans les cafés de Bilbao pour quelques pesetas.

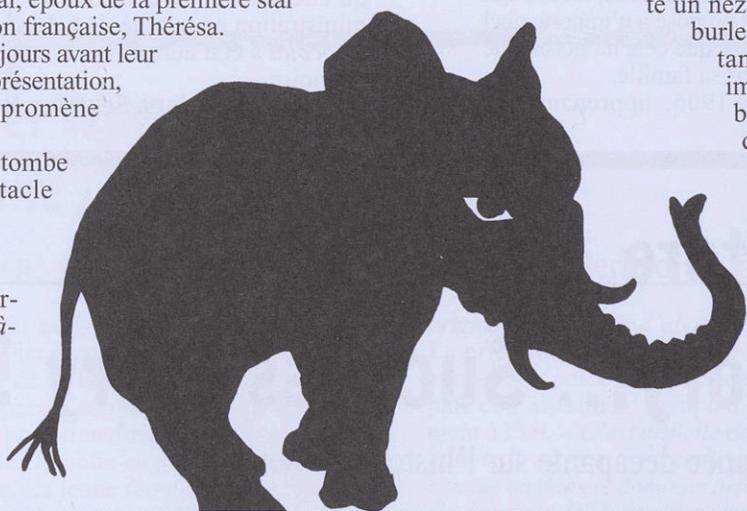
« Chocolat, Chocolat ! »

Un beau dimanche de 1884, le fameux clown anglais Tony Grice, en tournée espagnole avec son cirque, le remarque. Il trouve Rafael amusant, sa couleur noire, exotique et est impressionné par ses qualités physiques, ses talents de danseur. Il lui offre de devenir son assistant et apprenti et en échange, il sera nourri, logé, blanchi et recevra un peu d'argent de poche. Rafael accepte et le suit, en tournée à travers l'Europe pendant deux ans, lors desquels il apprend progressivement l'art clownesque.

En 1886, Tony Grice et Rafael arrivent à Paris, où ils doivent faire leurs débuts au prestigieux Nouveau cirque qui vient juste d'être inauguré, au 251 rue Saint-Honoré. Fondé par Joseph Oller, futur créateur du Moulin rouge et de l'Olympia, ce cirque est fréquenté par des notables, des aristocrates et des artistes de renom. Construit en dur, le Nouveau cirque est, à cette période, une merveille d'innovation et de technologie : l'arène équestre se transforme à volonté en piste aquatique en deuxième partie de spectacle. Il est dirigé par Raoul Donval, époux de la première star de la chanson française, Thérèse.

Quelques jours avant leur première représentation, Rafael se promène aux

Tuileries et tombe sur un spectacle de *Guignol*, lequel le prend à partie : « *Eh là-bas, le chocolat. Oui toi, le chocolat !* »



Formant avec Chocolat un des premiers couples mixtes, Marie est rejetée et insultée par une frange de la société.

Appellation que les enfants présents, amusés, reprennent aussitôt en chœur « *chocolat, chocolat !* ».

Le bouche-à-oreille parvient jusqu'au Nouveau cirque : Rafael est rebaptisé. A cette époque coloniale, Nègre, Bamboula et Chocolat sont, de toute façon, des qualificatifs fréquemment attribués aux hommes de couleur noire. Rafael n'a d'ailleurs jamais pris ombrage de son surnom Chocolat.

L'association Tony Grice et Chocolat est couronnée de succès. Chargé d'apporter ses instruments à Grice sur la piste, Chocolat fait rire le public par sa gestuelle et par ses mimiques hilarantes. Cependant, les deux clowns vont bientôt se séparer à cause d'un stupide accident domestique. Au cours du banquet qui suit le baptême du nouveau-né de Tony Grice, Chocolat renverse une saucière sur la robe de la femme de son comparse. Furieux, ce dernier met fin à leur collaboration.

Chocolat et Foottit, vedettes de la Belle-Époque

Le clown anglais George Foottit, présent lors du banquet, est amusé par la réaction de Chocolat face à son infortune. Persuadé de son potentiel comique, il convainc alors la direction du Nouveau cirque de l'engager avec Chocolat pour former un nouveau tandem. Foottit jouera le rôle du clown blanc et Chocolat, celui de l'auguste. Dans l'histoire du cirque, le clown blanc est le plus ancien type de clown. Il est vêtu d'un costume chatoyant et sérieux et a une apparence digne mais autoritaire. Il doit mettre en valeur l'auguste tout en le dominant. Ce dernier porte un nez rouge, des vêtements burlesques de couleur éclatante et des chaussures immenses. Il doit déstabiliser le clown blanc dont il fait sans cesse échouer les entreprises, même s'il est plein de bonne volonté.

Foottit et Chocolat vont révolutionner le duo du clown blanc et de l'auguste où Chocolat ne sera pas toujours l'éternel souffre-douleur que

Foottit gifle et fait tomber. Complémentaires dans leurs performances, les deux clowns combinent le dialogue, la pantomime (numéro dans lequel un artiste s'exprime uniquement par des gestes, des mimiques et des attitudes), les acrobaties, le chant et la danse. L'expression « *Je suis Chocolat* », signifiant « *être berné, être frustré, privé d'une chose sur laquelle on comptait* », aurait même été popularisée par les dialogues de leurs numéros. En moins de dix ans, ils deviennent la paire de clowns la plus populaire de Paris. Chocolat est rémunéré 800 francs par mois, moins que Foottit mais autant qu'un ingénieur en fin de carrière. Signes de leur notoriété, de nombreux jeux de société, d'adresse, de cartes, de lotos illustrés sont créés à leur effigie.

Amours clandestines

Les circonstances de la rencontre entre Marie Hecquet-Grimaldi et le clown Chocolat ne sont pas précisément connues. Deux hypothèses s'affrontent. Ils se seraient rencontrés fortuitement en 1887, dans la commune normande de Saint-Valéry-en-Caux où Grimaldi était en fonction avant d'arriver à Paris et où la troupe du Nouveau cirque était, cette année-là, en villégiature dans la propriété du directeur. La seconde théorie est qu'ils auraient fait connaissance au cirque Fernando, situé au 63 boulevard Rochechouart, où Chocolat a aussi eu l'occasion de faire des numéros avec le clown Geronimo Medrano dit « Boum-Boum », dans les années 1889-1890. En effet, le cirque Fernando est très fréquenté par les habitants des quartiers populaires. Il prendra, en 1897, le nom de cirque Medrano après son rachat par le clown du même nom.

Étonnamment, alors qu'Enrico Grimaldi habite toujours boulevard de la Chapelle, Marie met au monde en 1891 un garçon, Eugène, et en 1894 une fille, Suzanne, dans des hôtels meublés du 18^e arrondissement, respectivement situés au 197 rue de la Chapelle et au 20 rue des Roses. En 1895, Grimaldi dépose, d'ailleurs, une demande de divorce au tribunal de première instance de la Seine. Marie est accusée d'adultère et d'abandon du foyer familial. En effet, depuis de très nombreux mois, elle est partie avec ses enfants vivre chez Chocolat. Le 9 mai 1895, le jugement de divorce est prononcé aux torts exclusifs de Marie.

À la fin du XIX^e siècle, une femme reconnue adultère est soumise à une sanction pénale et peut être condamnée à la maison de correction pour une durée de trois mois à deux ans. Divorcée, elle n'a pas le droit de se remarier avec son amant appelé son complice. La garde des enfants est confiée au conjoint déclaré « innocent » sauf décision contraire motivée par l'intérêt de l'enfant. Marie va pouvoir ainsi élever ses enfants avec Chocolat sans qu'Enrico Grimaldi ne s'y oppose et cherche jamais à les revoir. Formant avec Chocolat l'un des premiers couples mixtes à Paris, Marie Hecquet est rejetée par une partie de sa famille, condamnée, critiquée voire insultée par une frange de la société. Mais ne dit-on pas que l'amour supporte tout ? En tout cas, la communauté circassienne l'adopte immédiatement, elle et ses enfants.

La famille Chocolat

Marie, Eugène et Suzanne sont bientôt surnommés, la Mère Chocolat, Chocolat Fils et la petite Chocolat par les gens du cirque. Grâce à Chocolat, Eugène apprend tous les secrets de

Stars noires de la scène parisienne au XIX^e siècle

Chocolat est considéré comme la première star noire de la scène parisienne car il est le premier à avoir construit une relation durable avec le public, grâce à la démocratisation du spectacle vivant, au triomphe de la presse de masse, de la publicité et du cinéma muet. Il est ainsi devenu un personnage familier pour un très grand nombre de Français. Néanmoins, dès les années 1870, le dompteur de fauves Delmonico et la trapéziste, Miss Lala, connurent eux aussi une immense mais brève popularité, il est vrai, vite appelés sur d'autres scènes européennes. Le succès de ces artistes était aussi dû, il faut bien le dire, à leur couleur de peau, peu répandue à l'époque, qui suscitait la curiosité des spectateurs avides d'insolite. D'ailleurs, maints promoteurs de spectacles n'éprouvaient aucun scrupule à utiliser cette particularité pour attirer le public.

À la fin du XIX^e siècle, il n'y avait, à Paris, que très peu de personnes de couleur noire. Néanmoins, la présence de plusieurs centaines d'intellectuels et d'étudiants d'origine haïtienne, guadeloupéenne et guyanaise est attestée. Il est difficile d'être plus précis, car il n'y a jamais eu en France de statistiques ethniques, à l'inverse des États-Unis où la question de la race est clairement posée, l'esclavage rendant nécessaire un tel décompte. Ainsi, dès le premier recensement de 1790, la population américaine est divisée en trois catégories : hommes blancs, femmes blanches et esclaves noirs. En France, depuis la révolution de 1789, la population est officiellement répartie en deux groupes n'ayant rien à voir avec la couleur de peau mais avec la nationalité : les Français et les étrangers non dotés de la nationalité française.

A.A.

Suite p. 18

18e Histoire

L'art clownesque tandis que Suzanne devient une écuyère, jongleuse et acrobate confirmée. Marie sert de secrétaire à Chocolat, qui ne s'exprime pas bien en langue française, tant à l'oral qu'à l'écrit. En effet, à son arrivée en France, il est analphabète et ne maîtrise vraiment que le créole havanais. Elle coud aussi les costumes de clown de son compagnon et de son fils.

Contrairement à ce que l'on pourrait croire aujourd'hui, Chocolat était célébré par tous les journaux français, du *Figaro* au *Gaulois* en passant par *Le Temps*. Ainsi, en avril 1902, Chocolat et Marie acceptent qu'un journaliste du *Figaro* vienne réaliser un petit reportage chez eux alors qu'ils avaient plutôt pour habitude, jusque-là, de placer leur vie privée sous le sceau du sec-

ret. Le reporter remarque l'extraordinaire amour régnant entre les quatre membres de cette famille. Il est ébloui par les prouesses acrobatiques des enfants. Cependant, il ne peut cacher son grand étonnement devant le physique d'Eugène et Suzanne, qu'il rencontre pour la première fois. En effet, ils ont la peau hâlée et... les cheveux crépus !

En 1905, le contrat de Chocolat et Footit au Nouveau cirque n'est pas renouvelé. De nouveaux artistes émergent et d'autres loisirs se développent. Des observateurs expliquent aussi le déclin des deux clowns par les conséquences inattendues de l'Affaire Dreyfus, qui sensibilise l'opinion publique aux questions de l'antisémitisme en particulier et du racisme en général. Pour détourner l'attention sur l'antisémitisme existant en France, la presse de masse française multiplie les articles sur les droits de l'Homme à l'étranger, les pogroms antijuifs en Russie, les lynchages de Noirs aux États-Unis. Cette politisation nuit directement aux numéros de Chocolat et Footit : on ne peut plus rire, désormais, sans avoir mauvaise conscience lorsqu'un clown noir est giflé et ridiculisé par un clown blanc... alors que cela ne dérangeait personne auparavant. Les deux clowns se séparent mais ne retrouveront plus jamais le succès obtenu durant leur engagement au Nouveau cirque. Chocolat accepte, désormais, tout ce qui lui est proposé à n'importe quel prix dès que cela lui permet de nourrir sa famille.

En 1906, apprenant que

Chocolat est sans ressources et malade, le *Figaro* fait appel à la générosité de ses lecteurs. Le journal reçoit 1 043 francs qu'il remet au clown. À partir de 1910, Suzanne tombe malade et Chocolat va lui rendre visite à l'hôpital habillé en clown pour lui redonner le sourire et de la force. Il renouvelle cette action en visitant notamment deux fois par semaine les hôpitaux Hérold et Tenon et va être un pionnier, sans le savoir, de la thérapie par le rire. En 1911, Eugène part au service militaire. À son retour, il forme avec Chocolat un duo intitulé « *Tablette et Chocolat* », au cirque Medrano, qui ne rencontre pas le succès escompté.

La veuve amoureuse

En 1913, Suzanne décède, à 19 ans, de la tuberculose ; Chocolat sombre alors dans l'alcool et la dépression. Le 4 novembre 1917, il meurt à Bordeaux au cours d'une tournée avec le cirque ambulancier Nancy. Il est enterré dans une fosse en pleine terre du cimetière protestant, sous le nom de Rafael Padilla. Padilla est un patronyme inventé par un employé municipal, au prétexte qu'un homme ne pouvait être enterré sans identité légale alors que Chocolat a vécu toute sa vie sans nom sans que cela ne dérange personne.

Il n'a jamais pu épouser Marie car il n'avait aucune existence au regard de l'état civil en raison de son double statut d'esclave sans nom de famille et d'immigré sans papiers d'identité. Cela bien qu'en 1886, l'année où Chocolat a été engagé par le Nouveau cirque, ses compatriotes aient tous obtenu un état civil car l'esclavage était aboli à Cuba. Jusqu'à la fin de sa vie, amoureuse assumée, Marie Hecquet se présentait toujours aux personnes qu'elle rencontrait et dans ses courriers à l'administration en qualité de « *Madame Raphaël Chocolat* » et n'aura de cesse de promouvoir sa mémoire.

Annick Amar

Illustrations Séverine Bourguignon

Pour redonner le sourire et la force à sa fille hospitalisée, Chocolat lui rend visite habillé en clown.



LES FÊTES ROMAINES

Et puis les fibres se multiplient pour célébrer Liber, Bacchus, Flora, Priape... et avec elles les libéralités, voire les orgies. Il y a dans l'année romaine plus de cent jours de fibres à dates fixes ; près de la moitié sont consacrées aux dieux de fertilité, de fécondité, de libes mousses.

Du 27 avril au 2 mai, les Floralia, en l'honneur de la déesse Flora, célèbrent la floraison. Chaises et danses perdent cinq nuits consécutives dans des vallées et des jardins autour de Rome. Des femmes se montrent nues sur scène et jouent des danses obscènes.



Lors des Lupercalia, vouées au protecteur des champs et des troupeaux, les prêtres fouettent les femmes avec des lanières de cuir pour détourner le loup (lupus) des pacages. Le fouet excite le désir et la sensualité, gages de fécondité.



Elle, Lætitia Coryn, auteure de BD, a fait ses premières armes avec *Le monde merveilleux des vieux*. Lui, Philippe Brenot, est psychiatre et anthropologue, directeur des enseignements de sexologie à l'université Paris-Descartes. Ces deux Montmartrois (elle a grandi au pied de la Butte, lui y vit toujours) viennent de publier la première histoire de la sexualité en BD. « *La belle histoire de Sex story est celle de la rencontre de ma connaissance historique de la sexualité et de l'humour BD décapant de Lætitia* »,

18e Culture

Sex story... Success story !

Une bande dessinée décapante sur l'histoire du sexe.

déclare Philippe. La grande histoire du sexe et de l'amour en 200 pages commence il y a très longtemps dans les forêts de l'Afrique de l'est et traverse les siècles et les civilisations jusqu'à nos jours. On apprend énormément de choses sur le sexe, l'amour, la prostitution, l'homosexualité, la pédérastie, la contraception, la masturbation, le besoin masculin et le désir féminin.

Pédagogique et cocasse

Rien n'est laissé au hasard au fil des pages et l'on traverse le temps, au long d'innombrables histoires, des anecdotes souvent cocasses et parfois croustillantes. Cléopâtre est l'inventeuse du vibromasseur, un cornet de papyrus rempli d'abeilles. Les fêtes phalliques, célébrées au retour du printemps, pendant trois jours, sont suivies d'orgies sexuelles. Les Bacchanales, où les femmes jouissent des hommes en toute liberté et la ceinture de chasteté inventée à la Renaissance, paraissent antinomiques.

Montaigne prônant l'amour homosexuel, un amour comme un autre. Henri IV, le Vert galant, truculent jouisseur, amateur de bonne chère et de belles femmes, aurait eu 22 enfants vivant à la Cour. L'arrivée des premiers préservatifs, schémas à l'appui, vaut le détour. Le déchaînement répressif sur la masturbation avec manifestations « *A bas la branlette* » réunissent catholiques, protestants, calvinistes, médecins, moralistes... Le siècle des maisons closes développe une prostitution institutionnalisée... et puis, et puis.

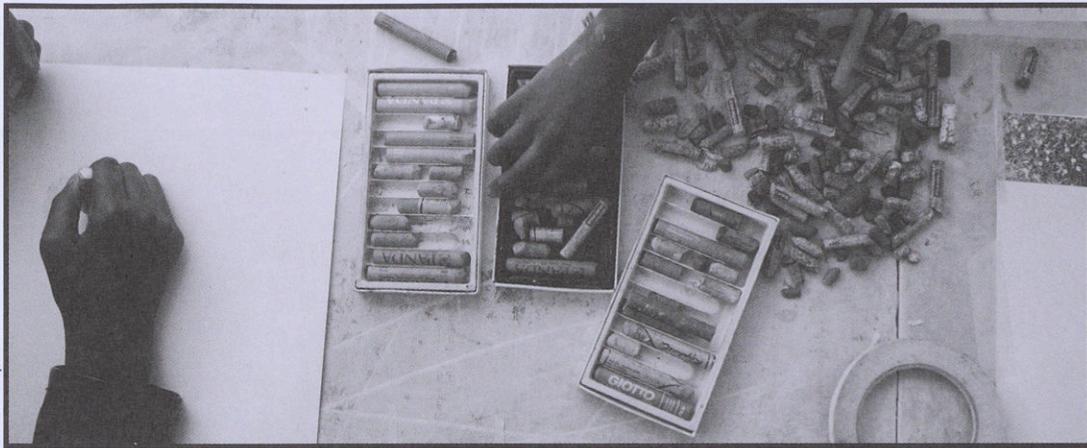
La lecture de cette BD est passionnante tant par ses vérités historiques sur la sexologie, que par les bulles faciles et agréables à déchiffrer. Très pédagogique sur un sujet trop souvent éludé, elle peut être mise entre toutes les mains de 7 à 77 ans. Pas étonnant que *Sex Story* ait été, dès sa sortie, en haut de l'affiche des ventes en librairie et chez Amazon.

Michel Cyprien

□ Édition « Les Arènes BD », 208 pages, 24,90 €.

Les ateliers en plein air d'Art-exprim

Des artistes investissent des lieux publics pour faire découvrir l'art aux enfants.



© Art-Exprim

Dans les jardins ou sur les places, les artistes invitent les enfants à une immersion dans les arts plastiques.

Avec l'arrivée du printemps et jusqu'au mois d'octobre, Art-exprim lance ses ateliers en plein air, de véritables « flash-mobs » artistiques, ces rassemblements en des lieux des 18e et 13e arrondissements de Paris. Dans le 18e, cela se passera dans les squares Léon, Henri Sauvage, Sainte-Hélène, Alain Bashung et Clignancourt, l'allée Valentin Abeille, la place MacOrlan, le mail Belliard, la rue des Poissonniers et le passage Duhesme.

Créer un pont entre les professionnels des arts et les publics les plus variés, telle est l'intention d'Art-exprim. Au fil de ses 15 années d'existence, l'association artistique a tissé un réseau de liens

entre artistes et amateurs grâce à ses ateliers hors-murs, ouverts à tout public, avec ou sans expérience.

Rencontrer le spectateur

Dans un square, un jardin, un parc, une petite place entourée de vert, les interventions artistiques sont consacrées surtout au jeune public, pour permettre l'acquisition d'un savoir-faire manuel, sous la houlette d'artistes émergents ou confirmés. Modelage, cinéma d'animation, manga et bande dessinée ou encore sculpture, ce sont quelques-unes des activités proposées aux enfants pour une immersion dans les arts plastiques le temps d'un après-

midi. Du dessin sur photographie à l'animation sur tablettes numériques, au modelage d'inspiration africaine et à l'éveil aux couleurs pour les plus petits, chacun peut choisir la pratique qui lui convient le plus.

À côté des pratiques amateurs, Art-exprim, engagée depuis le début dans le soutien des plasticiens émergents, invite aussi les artistes à réaliser des installations site-specific, afin de présenter leurs œuvres à travers une performance collective et participative. L'objectif : aider les enfants et les adolescents à s'approprier un langage artistique dans un contexte informel, à travers le jeu et le partage, attisant la curiosité et l'initiative personnelle de chacun. Les ateliers hors-les-murs sont en fait l'activité principale de l'association, qui accorde une importance particulière à l'investissement de l'espace public, parce que « c'est la rencontre avec le spectateur qui confère tout son sens à la création artistique ».

L'association est également présente dans les écoles et les lycées franciliens, avec de nombreux projets de résidence artistique réservés aux étudiants et des ateliers hebdomadaires autour de l'histoire de l'art, du cinéma d'animation et du design.

Valeria Nicoletti

□ Art Exprim, 89 rue Marcadet.

Plus d'infos sur art-exprim.com ou 01 42 62 18 08.

Portes d'or : suivez les bannières !

Pour la septième année, les portes des ateliers des artistes de la Goutte d'Or vont s'ouvrir au public les 10, 11 et 12 juin. Une pépinière d'artistes – peintres, dessinateurs, sculpteurs, photographes, mosaïstes, stylistes, créateurs de bijoux, etc. – vivent et travaillent dans ce quartier.

L'association Portes d'or est née de la volonté de les rassembler, de les faire dialoguer, partager et de permettre au public de les rencontrer.

Pour préparer la visite, trois points d'accueil proposent des affiches et des plans. On peut aussi y consulter le book général des artistes exposants : 11 rue Richomme, 55 rue Doudeauville, 16 rue Myrha.

Une exposition collective de certains artistes s'installe du 9 juin au 4 juillet au Centre FGO-Barbara et accueille quelques œuvres du collectif Seiziem'art (Paris 16e). Un concert de l'ensemble À tout bout de chant suivra le vernissage, jeudi 9 juin.

Dans la plupart des trente-trois lieux et ateliers du parcours, les artistes reçoivent les visiteurs à partir de 18 h le vendredi 10 juin pour leur vernissage (se renseigner).

Samedi 11 et Dimanche 12 juin, les visites ont lieu de 14 h à 20 h.

Le peintre et poète Grégoire Pellequer, qui expose aux Enfants de la Goutte d'Or (25 rue de Chartres), dira ses poèmes devant ses tableaux (samedi à 18 h et dimanche à 16 h).

L'artiste Charlotte Marsy peindra d'après nature en direct dans l'atelier de poterie du 4 rue Doudeauville.

À l'atelier-librairie des Xerographes (19 rue Cavé), un diaporama de photos *Shanghai, ville verte et Yiwu, ville du made in China*, sera diffusé tout au long de la journée.

Samedi 11 juin à partir de 19 h : scène musicale et poétique (Hootenanny) de l'artiste Philippe Ferin à la Goutte rouge (19 rue Polonceau).

Annie Katz

Another Way, nouveau chemin pour une jeune artiste

Émilie Biens vient d'inaugurer sa toute nouvelle galerie d'art, à Montmartre.

Après avoir ouvert il y a un an un petit atelier dans le 18e, Émilie Biens a décidé de se lancer et de créer son propre espace d'exposition. Cinq jours ont suffi pour transformer une ancienne boutique de la rue Durantin en galerie d'art, lumineuse et agréable. La jeune femme entend faire de sa galerie un lieu de transmission. Au fond, un coin est d'ailleurs réservé pour des cours de dessin qu'elle donne à des enfants, ainsi qu'à des adultes. « Je pense qu'il ne faut pas avoir peur de transmettre. Un artiste qui ne transmet pas, c'est un artiste qui s'éteint » confie Émilie.

Dans l'espace exposition, on peut découvrir durant toute l'année les œuvres de la jeune galeriste. Elle espère y accueillir occasionnellement les œuvres de jeunes artistes. « Je veux à mon tour aider des artistes à se révéler aux autres et à eux-mêmes, donner un lieu d'exposition à ceux qui en cherchent. Sans aucune prétention, je veux les soutenir, car moi non plus je ne connaissais personne dans ce milieu au départ. »

Un parcours atypique

Galerie Another Way, un nom qui évoque selon l'artiste « à la fois son parcours atypique, une œuvre

originale et un désir d'aborder l'art différemment ». En effet, la jeune femme a quitté il y a quelques années son poste de professeur d'histoire géographique et d'histoire de l'art pour se consacrer pleinement à l'art. « C'est difficile de quitter l'Éducation nationale où on a un travail stable, pour se lancer comme ça dans le domaine artistique, confie-t-elle. Ça demande de l'investissement, du courage et beaucoup de sacrifice. Être artiste, ça veut dire plein de choses, c'est un quotidien, un mode de vie ».

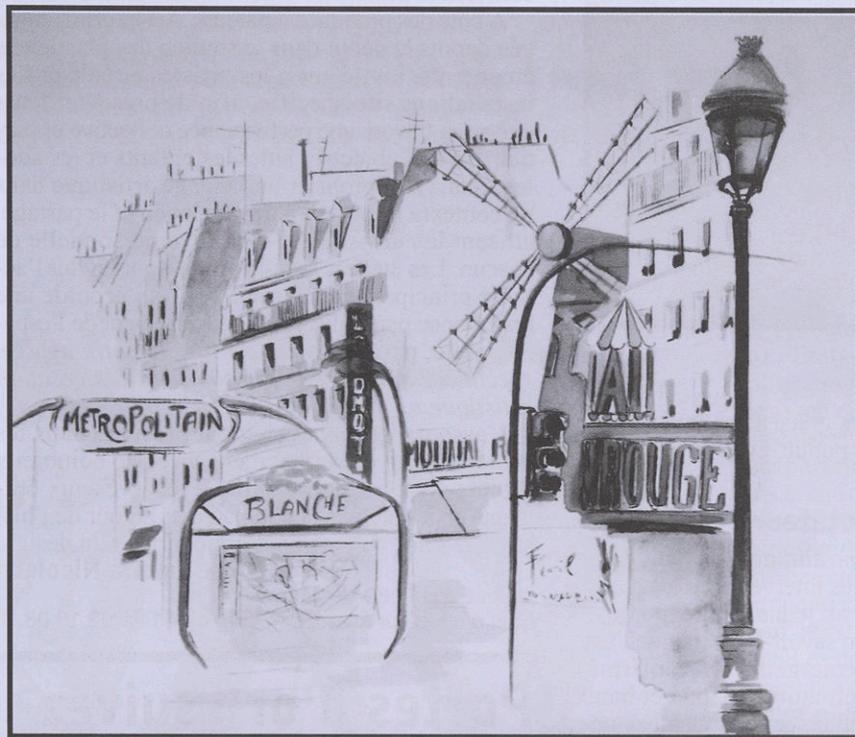
Émilie Biens est donc revenue à ses premières amours, la peinture et l'illustration qu'elle pratique depuis le lycée. Il y a deux ans, elle a choisi de s'installer à Montmartre. On retrouve d'ailleurs dans ses œuvres des références au quartier et pour cause : « Quand je me suis installée ici, pour la première fois je me suis sentie chez moi et en osmose avec l'environnement ». En décembre dernier, l'une de ses œuvres, *Toits de Paris*, a été primée au Salon national des Beaux-Arts 2015. En avril, avec l'ouverture de sa galerie, Émilie Biens est sur un petit nuage et a encore du mal à réaliser : « C'est une belle histoire, ça fait du bien de voir son projet aboutir ».

Samuel Cincinnatus

□ Galerie-atelier Another Way, 22 rue Durantin, 06 68 68 67 37, www.emilie-biens.com

Une balade en peintures à la découverte de la butte Montmartre

Passionnée par son quartier, l'aquarelliste Sonia Micallef nous entraîne dans le Montmartre littéraire, artistique et historique dans son livre, *Montmartre, Carnet de promenade*.



Installée depuis 20 ans à Montmartre, Sonia Micallef parcourt chaque jour les rues de son quartier avec le même « *inlassable émerveillement* ». Un véritable coup de foudre qu'elle a choisi de matérialiser dans son livre, *Montmartre, Carnet de promenade*, publié fin 2015. Ses endroits préférés ? « *J'ai un attachement particulier pour l'allée des Brouillards et son "château", les soirs de printemps, et le calme de la place du Calvaire, sous la glycine de chez Plumeau* », confie-t-elle. L'ancienne styliste en accessoires se promène toujours avec un carnet dans son sac, un moyen d'immortaliser avec des dessins les lieux qui la séduisent. « *Arpenter ce village tout au long de ces années m'a donné*

cette envie des premières esquisses pour en comprendre l'architecture. Je recherche le gris des ardoises, l'ivoire des façades blanchies, pour le dessiner et le peindre », explique Sonia Micallef.

Des aquarelles intemporelles

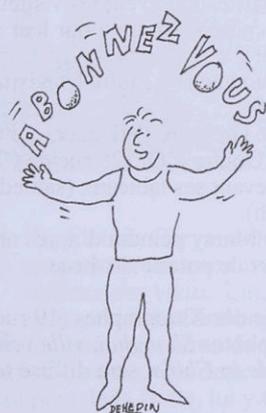
Le livre est une balade poétique illustrée d'aquarelles associées à quelques anecdotes historiques. Les œuvres de Sonia Micallef sont intemporelles. Elles permettent de s'immerger dans les lieux à une époque lointaine et de les voir tels qu'ils sont aujourd'hui. On se rend également compte de la richesse végétale du quartier. La Montmartroise a fait un gros travail de recherche. Ses illustrations sont accompagnées de textes qui font décou-

vrir les personnalités liées aux divers endroits qu'elle évoque. « *Le charme de Montmartre s'est construit sur une chronologie d'événements historiques, religieux, artistiques et littéraires avec les souvenirs d'une colline de légendes* », explique-t-elle. Ce sont ces petits événements qu'elle veut mettre en avant, pour préserver la mémoire du village. Et contribuer à la transmission de ce bel héritage qui nous fascine. Le livre ne s'adresse pas seulement aux touristes, mais également aux Montmartrois, curieux de découvrir un peu plus leur quartier.

Samuel Cincinnatus

□ *Montmartre, Carnet de promenade*, de Sonia Micallef, éditions du Fournel, 19 €.

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



- Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) : 15 €
- Je m'abonne pour un an (11 numéros) : 26 €
- Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) : 50 €
- Je m'abonne un an et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 € (26 € abonnement un an + 18 € cotisation)

- Je souscris un abonnement de soutien : 80 € (26 € abonnement un an + 54 € cotisation)
- Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 26 €
- Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 44 € (26 € abonnement + 18 € cotisation)
- J'adhère à l'association : 18 €
- Abonnement d'un an à l'étranger : 31 €

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

..... E. mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée **par écrit**. Merci.

Sortir 18e

Festival Pyka Puppet festival n°2



Photos : DR

• À l'Atalante, du 2 au 9 juin.
10 place Charles Dullin,
01 46 06 11 90 et 01 42 23 17 29.

2^e édition de son festival dédié aux arts de la marionnette et du théâtre d'objet. Au programme, des productions nationales et internationales. *Léonce et Léna* (Le Pilier des anges, France, 2 juin à 15 h et 19 h), *Spleen* (Figuretheater Wilde & Vogel, Allemagne, le 4 juin à 15 h et 19 h), *Outpost* (Green Ginger, Angleterre, le 5 juin à 16 h et 20 h), *Happy Bones* (TeatroMatita, Slovénie, le 6 juin à 14 h et 17 h), *Du rêve que fut ma vie* (Les Anges au plafond, France, le 7 juin à 15 h et 19 h), *Origine/Monde* (Clastic Théâtre, France, le 9 juin à 15 h et 19 h). Un festival qui tire bien les ficelles. **A. F.**

Festival Théâtre en caves



• À l'Atalante, du 24 au 26 juin, 10 place Charles Dullin, 01 46 06 11 90.

Le principe de ce théâtre en caves ? Les spectacles sont joués dans des « décors naturels », et le lieu n'est

dévoilé qu'au dernier moment. Pour cette première édition, quatre pièces sont proposées. *Les Dames de fumée / daunas de hum*, par la compagnie Passage Ensemble (autour du « vaudou béarnais »). *Le Journal d'une femme de chambre*, d'après Octave Mirbeau, par Isabelle Mentré. *Le Hachoir chinois*, de Susana Lastreto, avec Susana Lastreto, Maria Verdi (sur les rapports d'une mère et sa fille). *Des idiots, nos héros*, de Moreau, par

Frédérique Pierson et Jimmy Roure, réalisation vidéo de Zoltan Zidi (les histoires d'une mère et d'un père vus par la mémoire du fils). Une idée originale. **A. F.**

Festival On n'arrête pas le théâtre

• À L'Étoile du nord, 16 rue Georgette Agutte, 01 42 26 47 47.

L'Étoile du nord propose la 10^e édition du festival « On n'arrête pas le théâtre », du 3 juin au 3 juillet. Au menu, des reprises ou des créations, mais aussi de la musique et du cinéma en rapport avec le sixième art.

Hors les murs : *Kohlhaas*, de Marco Baliani et Remo Rostagno, d'après Heinrich von Kleist (les 3, 5, 8 et 9 juin dans différents lieux de vie, foyers et maisons de retraite du 18e).

À l'Étoile du nord : *Je t'écris mon amour*, d'Emmanuel Darley, mise en scène de Jean de Pange. Une pièce sur l'expérience amoureuse au XXI^e siècle (les 20 et 21 juin, à 20 h). *Le Chat, la belette et le petit lapin*, une création de Raouf Raïss sur le thème de la peur, à partir de textes de La Fontaine et de Shakespeare (du

22 au 25 juin, à 19 h 30). *La Visite inopportune*, de Copi, mise en scène de Stéphane Auvray-Nauroy. La dernière pièce de l'auteur argentin où il met en scène sa propre mort (du 22 juin au 3 juillet, à 21 h). *Pelléas et Mélisande*, opéra de Debussy, direction musicale de Victor Jacob, mise en scène de Camille Doucet (le 26 juin, à 15 h 30). On n'arrête pas le cinéma, projection de courts-métrages (le 26 juin, à 21 h). *Elle chante*, un spectacle musical de Morgane Arbez (les 27 et 28 juin, à 19 h 30). *Autopsie, monologue pour une comédienne sans travail*, de et mis en scène par Geoffrey Coppini (les 27 et 28 juin, à 21 h). *Rien de prévu*, une comédie sur l'ennui de Sophie Mourousi (du 29 juin au 2 juillet, à 21 h). **A. F.**



Théâtre À la renverse

• Au théâtre des Abbesses, du 8 au 15 juin. De Karin Serres, mise en scène de Pascale Daniel-Lacombe, avec Elisa Ruschke/Camille Blouet, Carol Cadilhac/Antoine Lesimple en alternance. 31 rue des Abbesses, 01 42 74 22 77.

« À quoi tu penses ? À l'autre côté. » Assis sur un banc, face à l'océan, deux ados amis depuis l'enfance refont le monde. L'un habite en Bretagne, l'autre dans l'Est, et chaque été et chaque mois de février, ils se retrouvent dans le Finistère. La pièce de Karin Serres, éditée chez Actes Sud, est l'histoire éternelle d'un amour de toujours qui évolue, où chacun souhaite rester avec l'autre mais suit finalement sa propre trajectoire. Elle est portée par de jeunes comédiens qui font preuve d'une belle énergie. **A. F.**

Festival Mises en capsules

• Au Ciné XIII, jusqu'au 11 juin.
1 avenue Junot, 01 42 54 15 12.
www.misesencapsules.com

Le festival de formes courtes, « Mises en capsules » célèbre son 10^e anniversaire en proposant 16 spectacles de 30 minutes. Soit cinq spectacles par soir sur trois soirées différentes du lundi au samedi à partir de 19 h (avec un billet pour la soirée ou un pass pour le festival). Des créations originales qui mettent l'accent sur la comédie et le divertissement sans cou, un voisin qui aime le bruit, un acteur qui parle à son double, un patron mégalomane. Avec des auteurs, metteurs en scène et artistes confirmés ou débutants. À décapsuler sans modération. **A. F.**



Théâtre Eigengrau

• À la Manufacture des Abbesses, jusqu'au 15 juin. De Penelope Skinner, mise en scène par Zoé Lemonnier, avec Aurore Kahan, Mélanie Peyre, Nicolas Schmitt, Pol Tronco. 7 rue Véron, 01 42 33 42 03.

Quatre jeunes et amis, Tim, Cassie, Mark et Rose, vivent à Londres. Dans la jungle de la mégapole anglaise, ils cherchent leur chemin vers l'âge adulte. La pièce de Penelope Skinner, auteure reconnue au Royaume-Uni, met en scène quatre archétypes de la génération Y, speed et interconnectée, qui se battent pour ce qu'ils croient être leur destin. Premier projet monté par la toute jeune compagnie Blasted, *Eigengrau* (littéralement « gris intrinsèque ») « embarque le public dans un voyage initiatique 2.0 vers un monde où, à force de trop vouloir voir, ressentir, réaliser, l'homme s'aveugle ». À visionner les yeux fermés. **A. F.**

Cinéma En avant la musique !

• Cinéma Le Louxor, 176 boulevard Magenta (Paris 10e)

Ça se passe au cinéma le Louxor, 170 bd de Magenta (10e). On vient voir trois des quatre films musicaux proposés, une carte est remise pour le premier film et au troisième passage en caisse, un T-shirt Louxor collector (pour petit ou grand) ! Au programme : dimanche 5 juin à 11 h : *Mary Poppins* (VO), de Robert Stevenson ; dimanche 12 juin à 11 h : *Les Demoiselles de Rochefort*, de Jacques Demy (et samedi 2 juillet à 11 h) ; dimanche 19 juin à 11 h : ciné-concert Buster Keaton, *L'Insaississable*, avec Axel Nouveau au piano ; dimanche 26 juin à 11 h : *Orfeu negro*, de Marcel Camus. **A. K.**



18e Sortir



Photos : DR

Expo England

• Galerie 247, jusqu'au 2 juillet, 247 rue Marcadet.

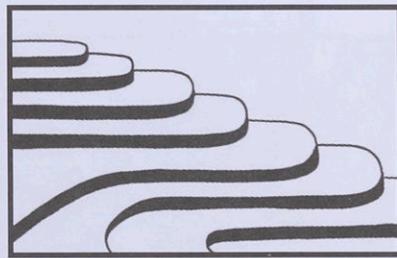
Années 70-80. Le photo-reporter Gil Rigoulet a 20 ans quand il entreprend des traversées régulières de la Manche par ferry vers l'Angleterre, qui l'attire. Il y photographie la vie. Des décennies après, ses tirages argentiques époustouflants traduisent bien l'ambiance de liberté qui régnait alors chez nos voisins. Ici, un groupe de vieilles *ladies* assises sur un banc public, sacs à terre, thermos aux pieds, dégustent une tasse de thé loin des salons traditionnels. Au sous-sol de la galerie, on apprécie aussi les photos couleur coquines (enterrement de vie de jeune fille) des attractions de Blackpool en 1998, station balnéaire sur la mer d'Irlande dont raffolent les Anglais. **J. Ga.**

Expo 20.20.25 Laurent Duvoux

• Du 10 juin au 28 juillet, Atelier Nota, 10 rue Ramey.

D'abord illustrateur, Laurent Duvoux a créé son studio de création, l'occasion pour lui de réunir toutes ses passions : design graphique, typographie et... illustration. L'exposition présentée par Judith et Sarah, les deux sœurs à l'origine de ce concept-store de papeterie et décoration, réunit 25 illustrations ou invitations au voyage.

Le style graphique de Laurent Duvoux traduit l'équilibre qu'il a trouvé dans sa vie professionnelle : balancer le noir et le blanc, doser le trait rectiligne et les courbes chaleureuses. L'épure, mise à l'honneur dans son travail, invite au rêve et à l'imagination. **A. K.**



Expo Chris Morin-Eitner

• Galerie W, jusqu'au 15 juin, 44 rue Lepic.

En une vingtaine de grands formats colorés, le photographe Chris Morin-Eitner propose, sur le thème « Il était une fois demain », sa version de la planète soudain débarrassée de la présence de l'homme. Très inspiré par la jungle exubérante autour des temples et sites d'Angkor, il la recompose dans les villes. A Paris, un lion se repose au sommet de l'Arc-de-Triomphe cerné d'une forêt dense. Antilopes dans la brousse avenue de l'Opéra, lotus roses et blancs à fleur d'eau de la Seine, tour Eiffel gagnée par la végétation. Vision optimiste réjouissante d'un « Paris libéré » (la voix du général De Gaulle), loin du quotidien. ■

Expo Grandir ensemble

• Louxor, jusqu'au 23 juin, 170 bd de Magenta (10e).

En résidence au collège Clemenceau, d'octobre 2015 à mars 2016, Bruno Lemesle a partagé son expérience avec les élèves en les initiant à la pratique de la photo et du cinéma documentaire. Munis d'appareils photo, les jeunes ont travaillé sur le portrait. Ils ont ensuite sillonné la Goutte d'Or à la (re)découverte de l'espace urbain où ils vivent, de son histoire, de ses personnes emblématiques, de ses lieux originaux et surprenants.

A. K.



Amtarès Sculptures et peintures

• Jusqu'au 15 juillet, 29 rue Lamarck.

La galerie Amtarès réussit un remarquable doublé en accueillant les sculptures de Cécile Thonus et les peintures de Béatrice Terra, deux œuvres puissantes réalisées par deux jeunes femmes dynamiques. Grâce au bois de poutres des siècles passés avec clous d'époque apparents, Cécile Thonus propose une évasion vers l'infini. Diplômée d'art, elle a trouvé un jour une vieille poutre dans une rue. Et n'a jamais plus quitté le bois, après avoir travaillé des personnages à la Botero, de terre cuite et résine. Au maillet, au ciseau à bois et au prix de quelques tendinites, elle creuse dans le matériau lourd des marches en colimaçon grimpaient vers un vide certain. Et y ajoute, en escalade ou presque au bord du

vide, un ou plusieurs fragiles personnages de bronze. Son œuvre, dit-elle, est « un livre ouvert où chacun se projette et se raconte son histoire. »

Autodidacte, Béatrice Terra peint en grands et petits formats des visages émouvants, chevelure rare et brune, lunettes rondes surmontant le nez blanc, lèvres vermillon. Le trait d'acrylique est généreux qui trace des silhouettes dégingandées, trio d'hommes ou quatuor de dames. Non, ce ne sont pas des philosophes consternés par l'état du monde ou des copines lançant leurs jambes hésitantes dans un cancan. Juste des êtres fragiles, nés de la spontanéité de l'artiste. Et qui assument « leurs fragilités », dit-elle avec tendresse. **J. Ga.**

La Goutte d'Or en fête du 24 au 26 juin

- **Vendredi soir au square Léon :**
 - pot d'accueil ;
 - concert Soriba Sakho & l'Esprit mandingue ;
 - projection en plein air du film *Chicken Run*.
- **Samedi sur le parvis de l'église Saint Bernard :**
 - l'après-midi, scène ouverte aux talents du quartier ;
 - soirée concerts avec Assa, les Frères Smiths (en résidence chez FGO-Barbara) et Djelli Moussa Condé (en partenariat avec le festival Rhizomes) ;
- **Dimanche après-midi, village festif au square Léon :**
 - petit train ;
 - poney ;
 - ferme pédagogique ;



- danses ;
- déambulations ;
- visite du quartier ;
- et beaucoup d'autres animations pour toute la famille, autour du thème de la campagne à la Goutte d'Or.
- **Dimanche soir sur le parvis de l'église Saint-Bernard :**
 - Jam Session, avec les groupes Sora Yaa Band et Martin Seigneur ;

- initiations danse ;
- repas de quartier préparé lors des ateliers cuisine du centre social Accueil Goutte d'Or ;
- concert du groupe Fanfaraï.

Danse Traverses, session de printemps

Le groupe d'artistes Traverses propose une performance de danse contemporaine et de musique, gratuite et ouverte à tous, samedi 4 juin à 15 h au jardin Rosa Luxemburg, contigu à la Halle Pajol.

Bibliothèque Pour les tout-petits

Histoire racontée suivie d'un atelier coloriage. Pour les enfants de 2 ans

et demi à 4 ans. C'est l'histoire d'une toute petite dame, qui avait une toute petite maison, un tout petit tabouret, une toute petite chaise, une toute petite table, un tout petit seau à lait et un tout petit chat qui avait... grand faim ! Sur inscription auprès des bibliothécaires. Samedi 11 juin à 11 h, 19 rue Tristan Tzara.

Bibliothèque Illustrations enfants

Jeune illustratrice des éditions Nomades (situées dans le 18e arrondissement), Anaïs Vielfaure animera un atelier d'illustration autour de son livre *Il était 2 fois Québec*, samedi 4 juin de 15 h à 17 h. A partir de 7 ans. Entrée libre dans la limite des places disponibles. Bibliothèque Maurice Genevoix, 19 rue Tristan Tzara.

Et le "tout un chacun" ?

Domage que votre récent article sur le chemin semé d'embûches qui est le quotidien de nos concitoyens en fauteuil roulant se limite aux commerces, transports, équipements publics et l'aménagement de l'espace public, passant sous silence – sauf une photo de voiture mal garée – le manque de civisme, l'égoïsme et l'incapacité de penser aux autres de tant de gens, pourtant une toute aussi grande source d'obstacles.

Je pense aux voitures et motos garées sur le trottoir, aux terrasses, étalages et pancartes dépassant l'espace autorisé, aux encombrants déposés sur le trottoir... de façon à laisser un passage à peine assez large pour une personne valide, et insuffisant pour un fauteuil roulant – ou pour une poussette un peu large ou une personne encombrée (sans parler de l'impossibilité pour 2 personnes de se croiser). C'est encore plus choquant quand le seul passage que ces indécents daignent laisser libre oblige à passer sur une grille d'arbre ou une plaque d'égout (dangereux pour tous, surtout quand il pleut), ou quand véhicules ou autres obstacles bloquent totalement le trottoir, obligeant un contournement par la chaussée (de préférence pavée). Que dire des vélos accrochés sur des trottoirs trop étroits ou obstruant partiellement un passage piéton (le passage restant libre ayant souvent un pote-

let au milieu) ? Et les véhicules garés sur les passages piétons, surtout au coin des carrefours : même quand le conducteur laisse un peu de place, il bloque en général la partie de loin la plus utile aux handicapés, personnes âgées, gens avec poussettes ou lourds caddies à provisions : la partie abaissée du trottoir ! Parfois il reste tout juste à assez d'espace pour que le fauteuil roulant puisse se faufiler entre véhicule et potelet... à condition de prendre les pentes de biais ! Se référer à votre article quant au sport que cela constitue. Quand les rues sont elles-mêmes en pente, c'est même quasiment impossible.

Hélas, quand on dit à ces sans-gêne qu'ils bloquent le passage aux fauteuils roulants, trop souvent la réaction oscille entre totale inconscience que notre société compte aussi des handicapés, tentative de convaincre qu'on ne peut pas faire autrement, réplique à la noix du style « Parce que vous voyez des fauteuils roulants dans les rues ? », réponse tout aussi bête comme "J'en ai juste pour 5 min." (évidemment aucun fauteuil roulant ne risque de venir pendant CES 5 min. !), je-m'en-foutisme aigu, et la réaction standard de certains dès qu'on ose leur faire une remarque, i.e. propos très peu civiques, tutoiement ou doigt d'honneur. Le chemin semé d'embûches n'est pas près de devenir une longue promenade tranquille.

Angela Gosmann

Le 18e du mois fait la fête

Notez bien cette date !

Samedi 18 juin
à partir de 16 h
au jardin Ecobox

10 impasse de la Chapelle

Musique, théâtre de rue
et plein de bonnes choses à boire et à manger



Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.



PROMOPRINT imprimerie offset et numérique

79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !

- | | |
|--|---|
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne pour 6 mois
(6 numéros) : 15 € | <input type="checkbox"/> Je souscris un abonnement
de soutien : 80 €
(abonnement un an + 54 € cotisation) |
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne pour un an
(11 numéros) : 26 € | <input type="checkbox"/> Je me réabonne pour un an
(11 numéros) : 26 € |
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne pour 2 ans
(22 numéros) : 50 € | <input type="checkbox"/> Je me réabonne et j'adhère à l'associa-
tion des Amis du 18e du mois : 44 €
(abonnement un an + 18 € cotisation) |
| <input type="checkbox"/> Je m'abonne un an et j'adhère
à l'association des Amis du 18e du mois :
44 € (abonnement un an + 18 € cotisation) | <input type="checkbox"/> J'adhère à l'association : 18 € |
| | <input type="checkbox"/> Abonnement d'un an à l'étranger : 31 € |

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM :

Prénom :

Adresse :

E. mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

18e Les gens

Depuis trente ans, elles forment un « tandem artistique à quatre mains et deux têtes », qui accroche des anges dans le 18e et ailleurs et aime travailler sur rue pour inviter les passants à regarder et partager.

Ange & Dam, artistes de proximité et du monde

© Christian Adnin

On est des artistes de proximité », s'amuse les deux sculpteuses. C'est d'ailleurs écrit, en bleu, sur la porte de leur atelier au 50 rue Labat. « *Un clin d'œil au moment où nos voisins du commissariat Clignancourt se sont dit police de proximité* » ajoutent-elles. Finalement pas tant « provoc » que ça, ce terme de « proximité » pour le duo qui aime travailler sur rue, permettre aux passants de les regarder faire, d'oser entrer, se renseigner, admirer aussi.

Kitchries et recyclettes

Les grandes pièces en bronze, métal ou bois, figures tutélaires ou contemporaines, allégories de femmes ou déesses, veillent les sculptures plus petites, « les kitchries », comme les appellent leurs créatrices, et « les recyclettes » qui ne volent pas leur nom, faites de matériaux glanés çà et là et de l'ingéniosité d'Ange et Dam. « *Un tandem artistique à quatre mains et deux têtes ; deux compétences qui se complètent* », précise Ange, à moins que ce soit Dam. « *L'une soude, l'autre découpe le métal ; l'une travaille dans "le bordel", l'autre aime ranger ; l'une fait le site internet, l'autre répond au téléphone... et ça fait plus de trente ans que cela dure !* »

Elles se sont rencontrées à l'École des beaux-arts de Paris en 1982, dans l'atelier du sculpteur Michel Charpentier. Elles avaient les mêmes envies, les mêmes techniques. Alors, diplôme en poche, elles se sont mises à travailler ensemble. « *On a démarré notre vie professionnelle en faisant des décors pour la télé. Une époque formidable : ils nous ont appris des tas de choses, les techniciens de l'atelier de sculpture de la SFP (Société française de production), notamment le travail du polystyrène, qui nous est resté dans la fabrication de nos anges. Ces êtres ailés à la fois humains et surnaturels existant dans toutes les civilisations, on se les est réappropriés, les faisant noirs, blancs, orange ou bleus.* »

La jubilation de créer

Puis elles ont commencé à créer ensemble dans leur atelier, à Vincennes rue Saint-Maur, entre autres lieux, avant d'arriver dans le 18e. « *En 1986, on se dit qu'il nous faut un nom pour notre œuvre commune* », reprennent Blandine et Marika : tels sont les prénoms à la ville de nos artistes. « *Marika et Blandine ou inversement, ça ne nous plaisait pas, il y avait à l'époque Gilbert et Georges, puis Pierre et Gilles. Alors Ange, parce qu'on a toujours créé des anges... et son contraire en quelque sorte, Damnation.* »

Elles ont été Ange et Damnation jusqu'en 2012, puis ont supprimé la « nation », comme elles disent, pour s'alléger et voler plus haut. Croire tou-



jours, dur comme fer, que la pratique artistique est facteur d'intégration et le prouver en animant des ateliers de jeunes. Être dans la jubilation de créer et vivre à deux de leurs créations : « *Nous, ce qu'on aime, c'est d'en faire plein, des œuvres, et d'en vendre beaucoup, à des prix modestes, même à des petits prix, pour que chacun se fasse plaisir.* »

De l'Inde au Burkina

En 2006, pour fêter leurs 20 ans, Ange et Damnation exposent deux gros anges bleu outremer à la halle Saint-Pierre et accrochent d'autres séraphins sur les façades de divers lieux du 18e. Anges éphémères sur l'hôtel Mathagon, moins fugitifs

**L'une soude,
l'autre découpe le métal ;
l'une travaille dans
"le bordel", l'autre aime
ranger ... et ça fait plus
de 30 ans que cela dure !**

sur le 29 rue Ramey où ils étaient encore il y a quelques jours. Depuis, ils se sont envolés pour rejoindre leurs comparses sur la façade du 59 rue de Rivoli pour célébrer les 30 ans d'Ange & Dam et l'exposition collective qui réunira là, du 8 au 19 juin, les œuvres d'artistes du 18e, mais aussi d'artistes de province et du Burkina Faso (lien

pour le programme, ci-dessous).

Parisiennes, provinciales ? On ne saura rien de là où elles sont nées. Ange & Dam aiment se dire citoyennes du monde. Elles ont roulé leur bosse en Inde et au Burkina Faso, balançant entre ces pays. « *A Bobo Dioulasso, on s'est senties bien dès le premier jour ; on peut y trouver sa place en tant que blanc* », dit Marika. En 1995, dans ce pays qui a une grande tradition du bronze, elles ont été initiées au travail de fonderie par Daouda Traoré, un grand bronzier du Burkina. « *On a coulé, et ça nous a plu* », s'amuse-elles.

Elles repartent régulièrement travailler avec les fondeurs de Bobo et, en 2001, emportent dans leurs bagages papier et peintures. De quoi ouvrir un atelier avec les enfants de ce quartier de Bobo et créer l'association La Soupape ailée. « *Chaque année en novembre, au Secours populaire du 18e, on expose les œuvres des enfants et ados participant à l'atelier* », s'enorgueillit Blandine.

« *Et l'association, qui ne vit que des soutiens des adhérents et de ses membres bienfaiteurs, permet de faire connaître la vie à Bobo Dioulasso et promeut un échange entre artistes qui partent y animer les ateliers.* »

Exposer à Oufa

« *On n'a pas de galerie à Paris, mais à Oufa, en Bachkirie au pied de l'Oural* », se réjouissent-elles. C'est Rasikh, un de leurs voisins de rue, ici, bachkir et peintre lui-même venu travailler en France, qui leur a ouvert les portes de ses terres méconnues (ndlr : la Bachkirie, ou Bachkortostan, est une petite république de la fédération de Russie située entre la Volga et l'Oural ; Oufa est sa capitale). Ange & Dam repartent à Oufa en juillet prochain participer à une performance : tailler dans le granit deux grandes statues qui vont représenter l'Europe et l'Asie.

Un nouveau défi : « *Tailler, on sait le faire, on sait se servir d'une disquetteuse* », dit Marika, svelte silhouette. « *Dans le granit on va voir ce que cela donne* », reprend Blandine, tout aussi fine stature, comme pour se rassurer. Et puis à Oufa, dans cette ville industrielle, pas touristique pour deux sous, mais férue d'arts plastiques, les organisateurs de l'expo sont formels : « *Les filles, ça manque à votre catalogue, le granit* ». Alors elles y vont les filles, les battantes.

Brigitte Bâtonnier

□ angeetdam.com/actu, contact 06 52 46 73 86